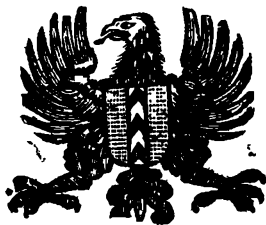


N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES
DE l'Europe , & principalement de la Suisse
DEDIÉ AU ROI.

J U I L L E T 1778.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique





NOUVEAU JOURNAL HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE. ANNALES LITTÉRAIRES DE LA SUISSE.

I. *Histoire de l'Amérique, par Robertson, tome III. Suite.*

LE troisieme volume de cette excellente histoire est divisé en deux livres, dont l'un traite de la conquête du Mexique, & l'autre de celle du Pérou. L'auteur, appelé dans cette partie de son travail à exposer les deux plus merveilleuses entreprises que les Espagnols aient formées dans le nouveau monde, a cru ne pouvoir se dispenser, non-seulement d'indiquer dans les notes les différentes sources d'où il a tiré les faits & les détails, & dont plusieurs étaient inconnus à ceux qui ont écrit avant lui sur la même

matiere, mais encore d'apprécier leur mérite selon les loix d'une saine critique, & de fixer le degré de créance qu'elles peuvent obtenir d'un lecteur judicieux. Les monumens les plus anciens & les plus précieux que l'on ait au sujet de la conquête du Mexique, sont les lettres de Cortez lui-même, adressées directement à l'empereur Charles Quint, & dans lesquelles on trouve un détail circonstancié de ses opérations dans ce pays-là, de même que plusieurs particularités sur le gouvernement & les mœurs des Mexicains; mais, comme M. Robertson l'observe, il lui importait trop de présenter à la cour ses exploits dans le jour le plus favorable; pour qu'on ne soit pas fondé à le soupçonner d'avoir un peu exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié tout au moins les actes de rigueur & de violence qu'il exerça dans le cours de cette expédition.

Velasquez, gouverneur de la colonie Espagnole établie dans l'isle de Cuba, avait formé le dessein de tenter la conquête du Mexique; mais il voulait en même tems se réserver la gloire de l'entreprise au cas qu'elle réussit, en donnant le commandement des forces qu'il y emploierait, à un homme qui lui fût subordonné. Il manqua absolument ce but particulier, par le choix

qu'il fit de Ferdinand Cortez ; guerrier doué à la vérité de toutes les qualités nécessaires pour assurer le succès, mais trop ambitieux pour ne vouloir agir qu'en second dans une occasion aussi importante. On ne se rappelle jamais, sans éprouver une nouvelle surprise, avec quels faibles moyens cet homme, dont le nom est devenu immortel, osa tenter de se rendre maître d'un empire dont l'étendue surpassait celle de tous les royaumes soumis à la monarchie d'Espagne.

Sa flotte consistait en onze bâtimens ; le plus gros, du port de cent tonneaux, & la plupart des autres n'étant que des barques découvertes. Elle était montée de six cents dix-sept hommes en tout, soldats, matelots & ouvriers. Il n'y en avait que treize qui fussent armés de mousquets ; il faut y ajouter seize chevaux, dix petites pièces de campagne & quatre fauconneaux, qui composaient toute l'artillerie. Mais l'enthousiasme religieux, qui chez ces aventuriers se réunissait constamment à un desir immense de s'enrichir à tout prix, les rendait capables de tenter les entreprises les plus dangereuses.

Cortez, après une courte traversée, aborda heureusement à la partie de la côte du Mexique, qui était déjà connue des Espagnols. Les peuples qui l'habitaient, s'opposèrent

d'abord à son débarquement ; il les vainquit dans plusieurs combats.

L'ignorance seule de la langue du pays qu'il projetait de conquérir , pouvait mettre obstacle à ses vues. Un heureux hasard lui procura deux interpretes sûrs & intelligens. Dès qu'il eut mis pied à terre, il jeta les fondemens d'une nouvelle ville, & la fit fortifier. Il y fut visité par deux des principaux officiers de l'empereur du Mexique, à qui il déclara qu'étant envoyé de la part de D. Charles , roi de Castille, & pour des affaires très-importantes, il ne pouvait se dispenser d'aller voir ce monarque dans sa capitale. Montezuma régnait alors sur le Mexique avec une autorité absolue ; maître d'un empire aussi puissant, rien ne lui aurait été plus facile que de se défaire pour toujours d'une poignée d'étrangers, tandis qu'ils campaient encore sur la côte, sans alliés, sans places de retraite & sans provisions. Mais ce prince, qui dans diverses occasions avait montré des talens & du courage, parut saisi, dès l'arrivée des Espagnols, d'une sorte de terreur, dont la superstition paraît avoir été la cause, & qui ne put qu'affurer leur succès.

Cependant d'autres soins très-importans occupaient Cortez, & demandaient de sa part autant d'adresse que de fermeté. Il deve-

nait-essentiel pour lui de se rendre absolu-
 ment indépendant de Velasquez. Pour y
 réussir, il établit dans sa nouvelle ville, &
 au nom du roi de Castille, un conseil &
 des magistrats, à qui il remit les provisions
 qu'il avait reçues du gouverneur de Cuba,
 & qui à leur tour ne manquèrent pas de
 le nommer juge en chef & capitaine gé-
 néral, jusqu'à ce que S. M. eût manifesté sa
 volonté. Dès ce moment il se crut autorisé
 à agir, non comme simple député d'un sujet,
 mais comme le représentant de son souve-
 rain, & son armée lui prêta serment en
 cette qualité. Il engagea même ce nouveau
 conseil à écrire au roi, pour lui exposer les
 motifs de sa conduite & obtenir son appro-
 bation : ce qu'il pouvait d'autant plus espé-
 rer, que la lettre était accompagnée du plus
 riche présent que ce monarque eût reçu du
 nouveau monde. Mais quelque haute opi-
 nion que les soldats de Cortez eussent de
 ses talens & de son courage, plusieurs d'en-
 tr'eux, effrayés des dangers qu'ils ne pou-
 vaient se dissimuler, formèrent le dessein de
 s'emparer de l'un des vaisseaux, & de re-
 tourner à Cuba. Cortez l'apprit assez à tems
 pour le faire échouer, & cet événement lui
 fit prendre la résolution de détruire toute
 sa flotte. Il eut assez d'adresse pour faire en-
 trer son armée dans des vues qui lui pro-

8 JOURNAL HELVETIQUE.

curaient un renfort de plus de cent hommes destinés au service des vaisseaux. " C'est ainsi, dit M. Robertson, que par un effort de magnanimité, dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire, cinq cents hommes consentirent volontairement à s'enfermer dans un pays ennemi, rempli de nations puissantes & inconnues, & que s'ôtant tout espoir de retraite, ils ne se réservèrent d'autre ressource que leur valeur & leur persévérance. „

Nous avons dit que Cortez n'avait pas laissé ignorer aux envoyés de Montezuma la résolution qu'il avait formée de se rendre dans sa capitale. Il y persista, malgré les oppositions & la défense expresse du monarque; & pour s'en faciliter les moyens, il fit alliance avec quelques caciques qui lui fournirent des vivres; mais il trouva des ennemis redoutables sur son passage, dans les habitans de la province de Tlascala, peuple nombreux & belliqueux, avec qui il ne put traiter qu'après avoir remporté plusieurs victoires sur eux. Heureusement pour Cortez, les Tlascalans étaient très-mécontents de Montezuma, & ne faisaient la guerre aux Espagnols, que parce qu'ils leur supposaient le dessein de captiver l'amitié de cet empereur. Quoiqu'il y ait manifestement de l'exagération dans ce que les

auteurs rapportent de la force des armées qu'ils mirent alors sur pied, on ne peut douter que Cortez n'eût besoin de son courage & de sa prudence pour triompher de pareils ennemis. Ayant appris que les Espagnols manquaient de vivres, ils leur en envoyèrent, & les prièrent de bien manger, disant qu'ils dédaignaient d'attaquer un ennemi affaibli par la faim; qu'ils croiraient offenser leurs dieux, s'ils leur offraient de telles victimes, & qu'une pareille nourriture leur serait désagréable à eux-mêmes. Forcés enfin par l'inutilité de leur résistance à revêtir des dispositions pacifiques, ils envoyèrent aux Espagnols des députés, qui leur tinrent ce singulier langage: « Si vous êtes des divinités d'un naturel cruel & sauvage, nous vous livrons cinq esclaves dont vous pourrez manger la chair & boire le sang. Si vous êtes des dieux doux & humains, agréez les plumes & l'encens que nous vous offrons. Si vous êtes des hommes, voilà de la viande, du pain & du fruit pour vous nourrir. » La paix fut donc conclue. Les Tlascalteques se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, & s'engagerent à favoriser toutes les entreprises de Cortez, qui de son côté prit leur province sous sa protection. Mais peu s'en fallut qu'un zèle superstitieux ne lui fit perdre ces nouveaux

alliés. Il avait pris la résolution de détruire les temples & les idoles que ces peuples adoraient; il en fut détourné par l'aumônier de son armée, qui lui représenta que ce n'était point par l'épée qu'il fallait travailler à la conversion des infidèles, mais en captivant leur cœur par les instructions & le bon exemple. " On ne peut voir, dit M. Robertson, sans être attendri, des sentimens aussi généreux & aussi humains, dans des circonstances où la bigoterie agissait de concert avec l'oppression & la cruauté; & l'on est surpris que dans un tems où l'on ne connaissait dans le monde chrétien, ni les droits de la conscience, ni l'utilité de la tolérance, un moine Espagnol, du seizième siècle, ait osé condamner la persécution & se déclarer en faveur de la liberté religieuse. „

Montèzuma, informé que les Espagnols approchaient de la capitale, avait enfin consenti à leur donner audience. Leur surprise & leur admiration furent extrêmes, lorsqu'ils découvrirent, pour la première fois, cette grande ville, bâtie dans une isle, sur un lac immense, ornée de temples & de tours. L'empereur les reçut avec des témoignages d'amitié & les conduisit dans le logement qu'on leur avait préparé, en leur disant : " Vous voilà avec vos frères, dans

votre propre maison ; délassiez-vous de vos
 fatigues , & vivez heureux jusqu'à mon re-
 tour. „ Cortez , cependant , sentait combien
 sa position & celle des Espagnols était cri-
 tique. Leur sort dépendait de la volonté
 inconstante d'un monarque en qui ils ne
 pouvaient prendre aucune confiance ; il
 était très-facile de les tenir enfermés dans
 cette grande ville , en coupant les ponts &
 & les chaussées qui y conduisaient. Toutes
 ces raisons le déterminèrent à prendre un
 parti bien extraordinaire , mais indispen-
 sable pour sa sûreté , ce fut celui d'arrêter l'em-
 pereur dans son propre palais , & de le con-
 duire dans le quartier des Espagnols. Le
 monarque souscrivit à cette première humi-
 liation , & apaisa même ses sujets qui vou-
 laient se soulever & lui faire rendre la liberté.
 C'est ainsi qu'un prince puissant fut arrêté
 au milieu de sa capitale , par un très-petit
 nombre d'étrangers , en plein jour , & con-
 duit prisonnier sans qu'il y eût une goutte
 de sang répandue.

Un coup aussi hardi ne put que faire
 acquérir à Cortez une très-grande autorité ;
 mais des périls d'un genre différent de ceux
 auxquels il avait échappé , l'attendaient
 encore. Velasquez , informé de la conduite
 de Cortez à son égard , équipe une flotte &
 l'envoie sous la conduite de Narvaes , pour

42 JOURNAL HELVÉTIQUE.

se combattre. Celui-ci s'avance avec un corps de troupes. Cortez, après avoir tenté inutilement la voie de la négociation, part de la capitale avec la plus grande partie de ses forces, marche à la rencontre de Narvaes, l'attaque pendant la nuit, le défait, engage ses soldats par l'appât du butin à se ranger sous les étendards du vainqueur, & se trouve ainsi à la tête de mille Espagnols, avec lesquels il se hâte de retourner à Mexico, où sa présence était devenue d'autant plus nécessaire, que peu de tems après son départ les habitans avaient attaqué les Espagnols dans leur quartier, tué ou blessé plusieurs soldats, & détruit leurs magasins. Plusieurs nouveaux combats se donnerent depuis son arrivée; tous ne furent pas à l'avantage de ces derniers. Cortez crut que la présence du monarque pourrait en imposer aux sujets. Montezuma paraît sur une terrasse & met inutilement tout en usage pour appaiser leur fureur. Ils l'assailent d'une grêle de fleches & de pierres, le blessent dangereusement; & ce prince infortuné ne pouvant pas survivre à cette dernière humiliation, arrache l'appareil qu'on avait mis sur sa plaie, refuse toute nourriture, & meurt. Cet événement ne mit pas fin à la guerre; & Cortez se vit contraint d'abandonner la capitale, toujours harcelé

dans sa retraite par les Mexicains qui, s'étant rassemblés en tres-grand nombre sur son passage, lui livrerent une bataille sanglante que les Espagnols auraient eu peine à soutenir, si Cortez, à la tête de ses principaux officiers, n'eût pas réussi à s'emparer de l'étendard impérial, auquel il savait que ces peuples attachaient la victoire.

L'armée mexicaine s'étant ainsi dissipée, Cortez se rendit avec ce qui lui restait de soldats, chez les Tlascalans qui lui étaient demeurés fideles; & par un bonheur singulier, dont son adresse fut tirer parti, des soldats & des munitions que le gouverneur de Cuba envoyait pour renforcer l'armée de Narvaes, tombèrent entre ses mains, & servirent à réparer une partie de ses pertes.

Tant de travaux & de périls effuyés, & ceux qu'on avait tout sujet de redouter dans la suite, auraient rebuté une ame ordinaire; ils ne firent qu'enflammer Cortez d'une nouvelle ardeur. Il forma le dessein de retourner à Mexico, & d'entreprendre le siege de cette ville immense, défendue, tant par sa situation, que par ses nombreux habitants & les peuples des provinces voisines qui s'étaient joints à eux. Il prit toutes les mesures propres à assurer le succès, tandis que Quetlavaca, frère de Montezuma, & qui lui

14 JOURNAL HELVETIQUE.

avait succédé, se préparait à la plus vigoureuse résistance. Mais étant mort peu de tems après, Guatimozin fut élu pour le remplacer, & s'occupa assiduellement des mêmes soins.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce siège, l'un des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, & qui mérite d'être lu en entier dans notre auteur; nous nous contenterons de dire que Cortez, après avoir réussi à mettre dans son parti un grand nombre de sujets de l'empire, s'être assuré par le secours des brigantins qu'il avait fait construire, du lac sur lequel la ville était située, parvint enfin à s'en rendre maître, en faisant Guatimozin prisonnier; ce qui fit tomber les armes des mains des Mexicains. Ce malheureux prince ne parut devant Cortez, ni avec la fierté d'un barbare, ni avec la soumission d'un suppliant. " J'ai fait, lui dit-il, ce qui convenait à un monarque. J'ai défendu mes sujets jusqu'à l'extrémité; il ne me reste plus qu'à mourir. Prenez cette dague, ajouta-t-il en mettant la main sur celle que Cortez portait: percez-moi le sein, & délivrez-moi d'une vie qui m'est désormais inutile. „ Mais il était réservé à de nouveaux malheurs. Les Espagnols, chez qui l'avarice prédominait toujours, n'ayant trouvé que peu de richesses

dans le trésor impérial & dans les temples, l'accablèrent de céler avec opiniâtreté le lieu où il les avait cachées. Ce fut alors que Cortez se porta à une action qui a terni pour jamais sa gloire. Sans égard pour la dignité de Guatimozin, sans respect pour les vertus qu'il avait manifestées, il fit appliquer ce monarque & son principal favori à la question. On fait que celui-ci vaincu par la douleur, ayant poussé un cri plaintif, en jetant un regard languissant sur son maître, comme pour lui demander la permission de révéler ce qu'il savait, ce prince courageux le regardant d'un air d'autorité, mêlé de mépris : croyez-vous, lui dit-il, que je sois sur un lit de roses ? Ce reproche lui ferma la bouche, & il mourut dans cet acte d'obéissance à son souverain. Cortez, honteux enfin d'une action si barbare, arracha cette victime royale des mains de ses bourreaux, & lui prolongea une vie destinée à d'autres souffrances encore.

C'est ainsi que fut conquis l'empire du Mexique, moins par la valeur des Espagnols, quelque soutenue qu'elle ait été, que par la jalousie de divers peuples voisins qui en redoutaient la puissance, & par la révolte d'une partie des sujets qui gémissaient sous le joug. Le sort de la capitale décida de tout ; les provinces se soumirent successivement.

aux conquérans. Cependant ces derniers n'ayant pas tardé à aggraver le sort des peuples, en les assujettissant à des travaux aussi pénibles que ceux qu'ils avaient imposés aux habitans des isles, les Mexicains tentèrent un dernier effort pour tâcher de recouvrer leur liberté ; mais ils furent vaincus par les Espagnols qui, se croyant en droit de les traiter comme des sujets rebelles à leur légitime souverain, exercèrent sur eux les plus affreuses cruautés, & y mirent le comble, en condamnant Guatimozin lui-même & deux de ses principaux caciques, à être pendus, sur le simple soupçon qu'ils tramaient une conjuration contr'eux.

Mais quelle fut la récompense qu'obtinrent les exploits de Cortez ? La même que celle qu'une cour jalouse & soupçonneuse avait assignée auparavant aux hommes courageux qui, comme lui, s'étaient distingués par des services signalés ; & quoi qu'après avoir conquis le Mexique, poussé ses entreprises sur la mer du Sud & découvert la Californie, il se fût rendu en Espagne pour y faire valoir ses droits, on le reçut avec froideur & même avec une sorte de mépris, & il mourut après avoir consumé les dernières années de sa vie dans des sollicitations aussi infructueuses qu'humiliantes pour un homme tel que lui.

Le fixieme livre contient, comme nous Pavons dit, l'histoire de la conquête du Pérou, des dissentions & des guerres civiles des Espagnols dans cette contrée, leur origine, leurs progrès & leurs effets. Les principaux événemens relatifs à cette conquête étant moins extraordinaires que ceux dont nous venons de parler, & en étant, pour ainsi dire, une suite, nous nous y arrêterons moins.

Nugnés de Balboa ayant découvert la mer du Sud, trois particuliers établis dans la ville de Panama, François Pizaro, Diego Almagro, & Ferdinand Luque, dont les deux premiers seuls ont acquis de la célébrité, s'associerent pour tenter quelque entreprise sur les pays situés le long des côtes de cette mer, & dont la renommée vantait les richesses. Pizaro fut le premier qui, après quelques tentatives peu avantageuses, découvrit le Pérou. Il se rendit à la cour d'Espagne, & en obtint l'emploi de gouverneur général de tous les pays dont il pourrait s'emparer. De retour à Panama, il s'embarque avec ses deux associés, ses trois freres, & un petit nombre d'aventuriers, attachés à sa fortune; il met pied à terre, s'empare des trésors d'un cacique, en envoie une partie à Panama, & ne tarde pas à en recevoir les renforts & les secours

nécessaires pour assurer le succès de son entreprise.

On fait que dans ces tems-là, deux freres Atahualpa & Huescar se disputaient ce vaste empire, circonstance très-favorable pour les Espagnols. Le premier avait vaincu & fait prisonnier le second, qu'il fit même mourir quelque tems après. Pizarro s'avance dans le pays, suivi de la plus grande partie de ses forces, & déclare, à l'imitation de Cortez, qu'il venait de la part d'un puissant monarque pour offrir à l'Inca son secours contre ses ennemis, & il ne rencontra aucun obstacle dans sa route. Leur premiere entrevue se fit dans la ville de Caxamalca. Les Espagnols furent reçus avec toute l'hospitalité possible; mais dès ce moment ils formerent l'odieux dessein de se rendre maîtres de la personne de l'Inca & des richesses immenses que son camp offrait à leur cupidité. Un moine, aumônier de l'armée, l'aborda, tenant un crucifix d'une main & un bréviaire de l'autre, & lui fit un long discours sur les mysteres de la religion, l'exhortant à embrasser le christianisme, à reconnaître la juridiction du pape, à se soumettre au roi de Castille. L'Inca, qui n'avait pu comprendre qu'une très-petite partie de ce discours, se contenta de répondre qu'il n'était rien moins, que disposé à se soumettre à

qui que ce fût , ni à changer de religion. Il demanda ensuite au moine où il avait pris les choses extraordinaires qu'il lui avait dites. " Dans ce livre , répondit le moine en lui présentant le bréviaire. „ L'Inca le porta à son oreille. " Il se tait , repliqua-t-il ; il ne dit mot. „ Et il le jeta par terre avec mépris. Alors le moine furieux s'écrie : " aux armes, chrétiens, aux armes, on insulte la parole de Dieu ; vengez cette profanation sur ces chiens impies. „ Ces mots furent le signal d'un massacre affreux, dans lequel plus de quatre mille Péruviens, qui n'étaient point préparés pour une telle attaque, perdirent la vie. L'Inca, fait prisonnier & connaissant l'avarice de ses vainqueurs, leur offrit pour sa rançon, autant d'or & d'argent que la chambre où il était renfermé pourrait en contenir. Sa proposition fut acceptée ; mais avant qu'il eût eu le tems nécessaire pour la remplir entièrement, les Espagnols, informés que l'on rassemblait des troupes pour procurer sa délivrance, résolurent de le faire mourir. Ils instruisirent une procédure criminelle contre lui, avec les formalités ordinaires, l'accusèrent d'avoir usurpé l'autorité royale & fait mourir son frere, d'être idolâtre, d'avoir plusieurs concubines, &c. & le condamnèrent à être brûlé vif. L'espérance d'endurer

un supplice moins douloureux, l'engagea à recevoir le baptême, & il fut étranglé à un poteau. Telle fut la fin de ce malheureux prince; mais sa mort ne tarda pas à être vengée. Dès ce moment, le gouvernement & l'ordre furent abolis dans le Pérou, dont les habitans ne cherchèrent qu'à se soustraire au joug tyrannique qui les menaçait. Les richesses immenses que les Espagnols avaient acquises, ne purent assouvir leur insatiable cupidité. La discorde se mit entre leurs principaux chefs, chacun d'eux aspirait à se rendre maître de tout l'empire. Il en résulta la plus affreuse guerre civile; presque tous périrent d'une mort violente, & par la main les uns des autres. Les détails qu'en a rassemblés notre historien, ne peuvent qu'inspirer la plus grande horreur. La cour d'Espagne, informée de ces désordres & craignant qu'ils ne lui fissent perdre ce riche pays, y envoya successivement des personnes distinguées par leur naissance, avec les pouvoirs nécessaires pour y rétablir la subordination & l'autorité de l'empereur. Pierre de la Gasca, simple prêtre & conseiller de l'inquisition, y réussit par ses vertus & ses talens. Gonçales Pizarro, le seul des premiers conquérans du Pérou encore vivant, & qui aspirait à se rendre indépendant, abandonné par ses troupes,

fut fait prisonnier , & condamné à mort. Gasca travailla ensuite à établir un gouvernement régulier dans le Pérou, à y faire respecter les loix & à prendre des mesures pour garantir les habitans de l'oppression. Mais ce qui met le comble à sa gloire , c'est que pouvant très-aisément acquérir des richesses immenses , il revint en Espagne aussi pauvre qu'il en était parti , emportant avec lui treize cents mille piastres qu'il avait épargnées pendant les quatre années de son administration , & qu'il remit en entier dans le trésor royal. Il fut reçu sans doute avec les marques d'estime les plus distinguées , & l'empereur le gratifia de l'évêché de Palencia.

Notre auteur termine cette portion de son histoire par quelques remarques générales sur le caractère moral des conquérans du Pérou. Aucun soldat mercenaire ne servit dans les guerres civiles qui affligèrent ce pays-là pendant dix ans. Chaque aventurier se regardait lui-même comme un conquérant : comblés tous de richesses , les uns se plongèrent dans la crapule , les autres donnèrent dans le luxe & le faste. Ruinés par de tels excès , ils se permirent les violences les plus criantes pour s'enrichir de nouveau. La trahison , la perfidie , leur devinrent familières. " On trouve rarement dans l'histoire , dit M. Robertson , des exemples d'un

mépris aussi général & aussi avoué des principes & des obligations qui lient les hommes. Ce n'est que dans les lieux éloignés du siège du gouvernement, où l'on ne connaît la contrainte, ni des loix, ni de l'ordre, où l'espoir du gain est illimité, & où l'on peut s'enrichir par le crime, qu'il pourra y avoir des hommes aussi inconstans, aussi rapaces, aussi perfides, aussi corrompus que les Espagnols du Pérou. »

Nous ne devons pas omettre que dans cette même époque les Espagnols, sous la conduite d'Almagro, découvrirent le Chili, mais ne s'y établirent point encore; & que Gonzale Pizarro, ayant fait une expédition dans les montagnes des Andes, François Orellana, l'un de ses officiers, se sépara d'avec lui, descendit le Maragnon, ou la rivière des Amazones, jusqu'à son embouchure, ce qu'aucun Européen n'avait fait avant lui, & arriva à une colonie espagnole établie à Cubagna, d'où il fit voile pour l'Espagne.

II. *Voyages dans les contrées les plus remarquables de l'Helvétie, 2 tomes in-8°. Londres, chez la société typographique, enrichis de gravures. Tome I, 290 pages; tome II, 277 pag. En allemand.*

ON ne cesse, depuis quelques années,

d'inonder le public de descriptions de la Suisse. L'ouvrage que nous annonçons, écrit en allemand, est essentiellement la description des glaciers de M. Grouner, refondue par l'auteur, qui vient de mourir depuis l'édition de ce livre, ornée des mêmes vues des glaciers, & du plan ou carte des Alpes déjà connue du public. M. Grouner s'est proposé de resserrer son premier ouvrage dans un espace plus étroit, de retrancher ces longs détails sur les glaciers & les montagnes, & de lui donner la forme d'un itinéraire, dont un homme de lettres de son pays lui avait fourni l'idée. En effet, il a cousu à la tête de son livre un voyage entièrement neuf, & dont les objets sont très-intéressans. Ce voyage commence à Bâle; de là continuant par l'évêché, il parcourt le val de S. Imier & la montagne de Dieffe, revient à Bienne, remonte le lac, de là passe dans le comté de Neuchatel, fait le tour des montagnes, dont la description est presque entièrement copiée sur le petit ouvrage publié à Neuchatel en 1764. Le voyage continue par Grandson, Yverdun, Orbe, Romainmotier, de là à la vallée du lac de Joux, d'où il revient à Lafarra, & passe par Aubonne, Nion & Versoy, à Geneve; il s'embarque sur le lac, ne dit rien de Lausanne, & se rapprochant du vrai objet de l'auteur,

il s'arrête sur les falines de Roche & de Be-
vieux, dont on trouve un détail assez am-
ple. Dès là, on ne retrouve plus que le
voyage des glaciers de la Savoie, du Va-
lais, des Grisons, du canton de Berne, &c.
déjà connus. Voilà donc, à peu de chose
près, un ouvrage ancien sous un titre nou-
veau. M. Grouner était minéralogiste ; c'est
son genre, le seul même qui rend ses écrits
recommandables.

On retrouve ici quelques détails curieux
sur le regne minéral. Il serait à souhaiter
que la partie typographique fût plus exacte.
Nous ne pouvons pas imputer à M. Grou-
ner des fautes, comme par exemple d'avoir
mis l'époque du séjour de J. J. Rousseau à
Motiers à l'année 1768, au lieu de 1765 ; No-
raigue & Roiraigue, au lieu de Noiraigue,
hameau & ruisseau des montagnes de Neu-
chatel, au val de Travers ; Brunets, au lieu
de Brenets.

En parlant du lac d'Etalieres, où était
autrefois une forêt de sapins, on lit qu'elle
s'enfonça dans le seizième siècle ; cet évé-
nement arriva dans le treizième. Il n'en est
pas de ces bévues typographiques, comme
d'un article qui nous a frappés, & que
nous sommes obligés d'attribuer à l'imagi-
nation trop poétique de l'auteur : c'est lors-
qu'en rendant compte de la vue immense
& de l'étendue de pays qu'on découvre du

Sommet du mont Chasseral, il nous assure avoir découvert à l'œil les villes de Strasbourg & de Manheim ; & au moyen d'une lunette d'approche, celle de Francfort sur le Mein, éloignée d'environ cent lieues du mont Jura, dont le Chasseral est un des sommets. L'auteur a donné à son ouvrage la forme de lettres, qui semble aujourd'hui la plus à la mode, quoique souvent elles aient été écrites dans l'ombre d'un cabinet, & que le prétendu voyageur n'ait jamais vu les gîtes dont il se plaint, ou dont il se loue ; semblable à ces poètes qui se plaignent des rigueurs & chantent les attraites d'une beauté imaginaire, ou qu'ils ne connaissent tout au plus que par la renommée. L'imprimeur, pour donner du moins, en guise de correctif, une idée plus juste des deux volumes qu'on livre au public, a mis sur chaque page le titre de *Voyages aux Alpes*, qui en effet est plus analogue au contenu.

Les planches gravées sont nettes, malgré le nombre prodigieux d'épreuves qui ont été déjà épuisées par la première édition ; le caractère beau, de même que le papier ; en un mot, la plupart des gens préféreront cet itinéraire, quoique très-incomplet, au grand ouvrage de M. Grouner, qui ne peut être supportable que pour

les savans accoutumés à braver l'ennui des nomenclatures & des descriptions purement géographiques.

II. *Recherches sur l'indigénat helvétique de la principauté de Neuchâtel & Vallangin, recueillies & mises au jour par M. Jérôme-Emmanuel Boyve, conseiller d'état & chancelier de S. M. le roi de Prusse en la principauté de Neuchâtel. Suite.*

« LE duc de Bourgogne cuidant racoultrier son affaire, remeit sus gens de guerre & moultitonde plus grande que lors de son pristain ost devant Grandson. Si vindrent devers lui à Losanne, Lombards, Bourguignons, Savoyards, ceulx de Flandres, voir deux mill chevaliers & haults feo-ziers. [*] Or devant partement (par complot de assaillir Morat & molester en après les ligues en leurs maisons) le dict duc Charle ordonna octe mill Bourguignons & Savoyards soubz auctorité du seigneur comte de Romont, pour faire sacs & pillages és pays des alliances à l'entour Morat, & mestre empeschemens que ycelle ville ne pût estre avitaillée. Le dict comte Romont chevaulche devers Estavayer & tout le long du

[*] Vassaux.

lac , se loge en Coudrefin , passe du matin la Brouye au pontenaige de scà & en celuy de Vully , faisant desseing de butiner & bruler *Aines* [*] & aultres lieugx voisins de Morat devers *bize*. [**] Les seigneurs de Berne tenoient par là près six cents des leurs , lesquels crierent *Grandson Grandson* de long de large , & tost par tous moustiers sonnerent cloches & campanelles. Jà estoit bruit depuis deux jours en toute la comté , que les Bourguignons derechef apparoissoient ; & tant & si gros brandons avoit faict par delà le seigneur de Romont , que bonne garde fut logée au chastel du pont de Theyle , aussy en l'abbaye de S. Jehan quatre cents , non compris les bourgeois de la ville & les francs archers de monsieur de Valengin. Ceulx d'Aines & lieugx proches notoirement femmes & filles voyant le Savoyard qui pourchassoit le bestail , & avançoit touttefois petitement ne cognoissant ne peu ne prou la voye en tels marets , courent sus avecque piques , fourches , creullions & aultres engins de mesnage : tost accourent ceulx d'Arberg , Landeron , Cressier semblablement , les compagnons du pont de Theyle & S. Jehan , voir ceulx au labour és champs

[*] Anet.

[**] Orient.

& vignes tout le long jusques en la ville de Neufchâtel, délibérant gagner promptement le maix & pontenaige de la Sage [*] à celle fin retrayer du Savoyard le bestail prins és pasquiers d'Aïnes : mais le prédicte seigneur de Romont grandement empesché, voir enfondré dedans iceulx murets (là où ses chevaliers & gens d'armes estoient de pied, contraints ayant esté de laisser chevaux & valets en Coudrefin & dessus le mont) rudement assailli sans lieug ne loysir de ranger sa bataille, & voyant de scà de là venir de loing gens & bandieres contre les siens, avoit mué desseing & repassé la Brouye, mais non si hastement que les dernieres siennes bandes ne fussent frottées au doz & aucuns jettés en l'eau où hiberent leur foul. Et cuidoient les Allemans d'Aïnes & lieugx alentour, que possible n'estoit bailler chassement plus oultre, seulement faisoit on force mousquetaides de rive à rive : le vaillant banderet de Landeron voyant ce, dict aux siens : *Le jeu des Allemans rien ne vault, en la rive de là sont les paillards eschappés de Valmarcous, fault les assaillir au col, & leur monf-*

[*] La Sauge, maison & pontenage au bord de la Broye, près de son embouchure dans le lac de Neuchâtel.

trant certains bestails épévantés qui pas-
 soient plus devers le bas en l'eau, du lac
 se meit à crier : *Enfans de bien apperte est*
nostre traite, ycelui bestail est signe d'assis-
tance à nous baillé par S. Martin, faisons
bon devoir : Si tost faict tost dict, tous
 courent vers l'endroit & passaige aux va-
 ches : là le banderet de Landeron se meit
 dedans l'eau le premier, tenant haulte sa
 bandiere, criant de plus fort, *devers moy,*
enfans de bien de la comté, devers moy :
 bravement le suivent tous les nostres. Le
 Savoyard ébahi par telle hardie entreprinse,
 se retire un petit devers le mont; dequoy
 profitant ceulx de Berne & les Allemans,
 retrayent le pontenaige & les barques, &
 comme bons compagnons qu'ils sont, faul-
 tent tous en l'autre rive. Lors le seigneur de
 Romont ayant raccoustré & rangé sa ba-
 taille, torne gentillemeut face faisant charge
 & rudes faillies sur ceux de Landeron, qui
 les plus avancés & proches se treuvent;
 & tant grande & serrée estoit sa bataille,
 que les Allemans ne les nostres ne poyoient
 tenir long-temps la rive de là, & contraincts
 alloient estre de repasser l'eau & se doloir;
 mais de fortune surviennent à grands faults
 quatre fortes bandieres, Bonneville, Cerlier
 & lieulx de par là. Grandement reconfor-
 tés par ycelle bonne assistance tous par
 ensemble font ligue de courre sus & assaillir

le Savoyard (tant fourmidable soit sa bataille); puis en après invocation comme juste , se ruent droict dessus , ceulx de Landeron les premiers , frottant & despeschant par doz & ventre ; pendant quoy ceulx de Morat & Vully non attendus descendent le mont , & tumbent par Pegrain dessus l'eschine des dicts pauvres Savoyards & Bourguignons : & d'aulture part abordent devers la Sage cinq forts batteaux de Neufchâstel ; dedans aulcuns domzels & amez du comte Rodolf avec hommes d'armes , ensemble force bourgeois & notables , & par especial M. de Collombier lieugtenant en la comté ordonné par notre sire à celle fin lui bailler prompte & asséeurée information de la chevance ou mal-fortune appointée par tout ce train & fracas. A l'encontre d'yceulx subits reconforts que sembloient tumbés du ciel , ne fut possible au dict seigneur de Romont tenir champs plus oultre , & cuidant se revitailler dedans la ville de Coudrefin & lieugx clos d'alentour , se retira en ycelle. Tost fut faict chassement si rude & proche corps à corps , que ceulx de Landeron puis tous les aultres se treuverent là dedans que dessus que dessous ; par ainsi advint derechef déconfiture en la dicte ville de Coudrefin & lieugx proches , là où ceulx des batteaux & aultres tard venus joverent aussy des poings un pctit ; & auroit esté la tuerie bien

aultrement ordonnée, si la nuit choyant
 n'avoit baillé au Savoyard ayde à se faulver
 devers Eistavayer. Si s'en retournerent ils tous
 en leurs maisons *les Allemands & les nostres*,
 fort joyeux d'avoir meis à fin icelle bonne
 affaire. Par voyes & chemins furent gran-
 dement loangés & nourris ceulx de Lande-
 ron, & fortoient pour les recepvoir jeunes
 & vielx petits enfans & leurs meres : de vray
 ceulx là monstrerent en icelle journée vail-
 lance non humaine & par tous lieugx réci-
 tée; & fault dire que la bandiere de Lande-
 ron fouloit besongner en semblable manière
 & non aultrement : en tesmoingnage dequoy
 & par publicq & singulier honneur nostre
 sire comte appella le jour après le banderet
 aussy les notables de Landeron, & devant
 tous fut faict & armé chevalier le dict *Bel-
 lenost* deffoubs le grand huis de l'église de
 nostre dame. Telle malfortune ainssy adve-
 nue de prime face au seigneur de Romont
 estoit vraye admonition du ciel mandée au
 duc de Bourgongne à celle fin de muer com-
 ploist & laisser en paix les ligues & alliances;
 mais si chrestienne pensée ne pavoit se loger
 en sa teste, ains ordonna-t-il prompt de-
 part de Losanne; & sembloit son enten-
 dement non si appert que devant la beson-
 gne de Grandson, & que Dieu voloist par
 semblable grand exemple bailler signe aux
 puissants & plus redouttés princes, & leur
 remonstrer que les superbes ne sont que fols

devant sa face , partant les délaisse & tost perdent ils honneur & chevance. Or donc le neuvieme jour de juing le fus dict duc Charle se logea à l'entour Morat : douze mill des siens ordonnés par le seigneur de Romont tenoient devers bize , & quarante mill (aucuns disent cinquante voir plus) tenoient les aultres parts , machillants comme *garibels* [*] tout le pays. Le duc faict dire à ceulx de Morat de se rendre , & ne reçoit que desdain du brave chevallier Adrian de Boubenberg , qui dedans tenoit avecque douze cent bons compagnons de Berne & de Fribourg , respondant le dict chevallier , que le déloyal devant Grandson fiance n'auroit devant Morat. Incontinent faict rage une formilliere de canons du Bourguignon , & par sept jours de batteries cuidant avoir fracassé bastant & appert passaige aux siens , ordonne le duc Charle un furieux assault , & là perdent vie sept cent Bourguignons sans nul profit. Messieurs des alliances diligentoient de parassembler leurs gens , à celle fin ne faillir à ceulx de Morat ainsi & comme miserablement estoit advenu aux assaillis de Grandson : tous que deçà que delà arrivent és environs de *Guemin* , [**] *là où de bon*

[*] Urbecs ou beches, scarabées destructeurs de la vigne.

[**] Gumine, village entre Berne & Morat.

cœur & grande allégresse courent aussy les
 nostres grandement requis par ceulx de Berne
 & Solleure, la bandiere du seigneur comte
 Rodolf conduicte par Jacques de Cleron,
 celle de la ville par le Banderet Varnoud,
 celle de M. de Valengin par le bastard d'Ar-
 berg, & celle de Landeron par son vaillant
 Banderet, comportant les dictes quatre ban-
 dieres mill, voir un peu plus, de la comté.
 Le seigneur duc de Lorraine que grande
 haine & vindication portoit au duc Charle,
 ayant ouy ce que les ligues délibéroient faire,
 & s'éjouissant d'être tesmoing, chevaucha
 de jour de nuict avecque cinq-cent des siens
 nobles féotiers & gens de cheval : si vint
 tout à poinct; jà rangeoit on les batailles,
 & comportoit l'ost des ligues bien quarante
 mill tant gens de piques & couleuvrines
 que de cheval. Et le vingt & deuzieme jour
 de juing à l'aube (après prosternation &
 invocation à genoulx reclamant divine assis-
 tance) messieurs des ligues descendent de
 Guemin en deux parts : une courre dessus
 le seigneur de Romont, & du premier coup
 le déloge tant & si bien le déchasse, que
 sembloient ils ces pauvres Bourguignons
 bestail épevanté par le loup : l'autre bataille
 des ligues (icelle estoit la plus grosse &
 nos gens dedans) marche droit devers l'ost
 du duc de Bourgogne; là où se treuvent tous

les plus vaillants chevaliers féotiers & gens d'armes bien gardés tout à l'entour par le charrois, fortes hayges bardées de gros pals & cent & cent canons faisant rage & batterie de ça de là : Tels fourmidables empeschements ne peuvent rendre froids Messieurs des ligues : ains les bandieres de Berne & de Fribourg criant *Grandson Grandson* faultent les premieres par travers canons hayges pals & charrois, en telle maniere que l'huis est incontinent appert aux aultres. A ce coup cuident certaines grandes & superbes bandes combastre & faire chaudes charges ; mais les ligues se ruent dessus criant de plus fort *Grandson Grandson*, taillant despèchant tous ces reluisants chevaillers sans bailler marcy ne remission à nul. Ceulx de Morat en la même heure font entiere & rude saillie conduicts par le vaillant Boubenberg : si advint tuerie non pareille, & ne voyoit on que Bourguignons despèchés & gyfants par tous lieux à l'entour, non comprins tant & tant jettés voir estoufés par chassément dedans le lac. Le mal fortuné Charle se saulva quasi seul tout d'une boutée sans virer face jusques en S. Claude : Tant & si grande fut la déconfiture des siens en illec jour, que sembloit il à Messieurs des ligues n'avoir faict és champs de Grandson que petits jeux d'enfants : trépasserent pour le fin moins douze

cent chevaliers haults féotiers du duc de Bourgogne ensemble bien dix mill aultres gens de pied & de cheval ; (aulcuns difent quinze voir vingt mill , fi faut il fe contenter de dix mill) certes ce femble eftre baf tante icelle legende , voir jà trop lamentable en la chreftienté. Petite fut la perte des ligues : cent & trente laifferent vie en l'affault des pals & canons : d'aultre part les coulevrinades & bateries ferirent de loing deux cent & octante quafi tous de Berne & Fribourg ; des nôtres feulement le baf tard d'Arberg & deux hommes d'armes de M. de Valengin ; toutes fois retreuverent ils fanté par après , fors un que trépassa. A l'endroict du butin les alliances ne gagnerent préciofités fi grandes que devant Grandfon , là où ainfi que jà a été dict furent conquettées vaiffalles d'or & d'argent balais & parements les plus beaux de la chreftienté bagues & richesses infinies ; par ainfi doit on facilement croire que femblable pompe ne pouoit pour fi peu de temps eftre jà restaurée : en place de quoy Messieurs des ligues treuverent deux mill cortifaines & joyeufes domzelles , & délibérant que telle marchandise ne bailleroit grand profit aux leurs , fi laifferent ils courre à la garde les dictes cavalles. Mais des canons , engins de toutes manieres & non cognues par deça , piques , coulevtri-

nes, beaux accoustrements de pied & de cheval, armures de chevaliers de tous pays & langues, un chaicun en ramassa son foul; tellement que *sembloient nos gens revenir du marché. Par espécial raporterent ils vingt & quatre belles armures pots & panaches de chevaliers, baillées par Messieurs des alliances aux ministrals & conseillers de Neufchatel.* A ceulx de Berne & de Fribourg furent octroyés quasi tous les canons; & certes les avoient ils bien gagnés. Obmis ne doit estre le beau faict d'armes de nos Montaignons, & vault illec à rementevoir aussy bien que les aultres: Deux jours après la feste de la nativité de nostre dame passerent le Doux fix cent (aulcuns disent octe cent) Bourguignons, desseingnant faire sacs & pillages és Brenetz Locle & lieugx proches, aussy és maix & cernils le long des *Chax*; [*] dequoy incontinent adverti *Jehan Droz* bon & sage notable compaignon, alla promptement sonner la cloche au moustier du *Creux*, [**] disant à tous hommes forts de courre aux armes & se parrassembler en certain lieug dedans les bois: semblablement furent tost

[*] *Les Chaux*: nom que l'on donne à la lifiere de montagnes qui sépare l'état de Neuchatel de la Franche-Comté.

[**] Ne serait-ce pas à l'église du Locle, déjà érigée en paroisse en 1351?

advertis par messagers les gens de bien de long & de large , délibérant le dict Droz pour plus asseuré profict de laisser commodé voye aux dicts Bourguignons , à celle fin les assaillir alors que débandés seroient par esbafemens & pilliaiges : si dict si faict : les Bourguignons cuidant regagner le pontenaige & retorner en leur pays pance pleine & butin dessus l'eschine , nos Montaignons leur faul- tent rudement au corps que desçà que delà avecque piques partuisaines aussy couleu- vrines , sans octroyer bague ne vie : tant & tant furent dépeschés , moult aussy dejettés dedans le Douxe : toutes fois aulcuns nage- rent & gaignerent la rive delà ; aulcuns aussy se faulvant contre mont la rivière treuverent deux battaux , & passés qu'ils furent ces pau- vres Bourguignons fouioient-ils à force , & *cuide* [*] fouient encore. Par ain sy nos gens reprindrent tout bestail & butin , mesme- ment vingt & deux hommes notables vielx & chenulx que les dicts Bourguignons me- noient par delà : & fut prinse & gagnée à toujours leur bandiere , & icelle plantée par gratitude en l'église du Seigneur ; *de quel faict & prouesse fut fort parlé es pays des ligues , & loanges baillées aux dicts Mon- taignons comme juste.* „

[*] Peut-être.



S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 D E L' E U R O P E.

- I. *L'éloquence , poème didactique , en six chants. Par M. l'abbé la Serre , chanoine de Nuits , des académies de Lyon , Dijon , &c. A Lyon , 1778 , vol. grand in-8°.*

L'AUTEUR , connu par ses talens pour la chaire & par quelques ouvrages sur la poésie & la rhétorique , qui sont devenus des livres classiques , ayant obtenu le prix de l'éloquence proposé par l'académie de Dijon , a cru , fondé sur ces motifs réunis , pouvoir espérer de traiter avec succès le même sujet en vers , en ornant des fleurs de la poésie la sécheresse des principes qui sont la partie essentielle d'un écrit de ce genre. Les six chants qui partagent ce poème , ont chacun leur objet particulier. L'auteur s'attache à faire connaître dans le premier l'influence de la sensibilité sur l'éloquence ; dans le second , celle du goût ; dans le troisieme , celle de la vertu ; dans le quatrieme , celle du gouvernement ; dans le cinquieme , celle des connaissances ; enfin , le sixieme

est destiné à examiner les effets de l'éloquence. On ne peut que donner de justes louanges à l'auteur pour s'être fait un devoir de prouver que la vertu est la première source de l'intérêt qu'inspire l'orateur. " Si je persuadais, dit-il, cette vérité aux jeunes gens qui me liront, je recevrais le prix le plus flatteur de mon travail ; il me ferait plus doux d'allumer dans leurs âmes le feu du patriotisme que celui du génie ; & je me consolerais de ne point en faire des hommes éloquens, si je pouvais me flatter d'en avoir fait des citoyens vertueux. "

Pour donner à nos lecteurs une idée de ce poème, quant à la versification, nous allons en extraire un petit nombre de morceaux pris dans les différens chants qu'ils composent.

Voici comment l'auteur prouve l'influence de la vertu sur l'éloquence, & la nécessité imposée à tout écrivain de la respecter dans ses ouvrages.

Loin de nous l'écrivain, dont l'indécent délire
Appelle la rougeur sur le front de Thémire.

• Toujours dans ses écrits, le Français circonspect,
• Pour l'aimable pudeur fit briller son respect.

La décence nous plaît . . . quel étonnant contraste !

• Nos cœurs sont dépravés, & notre langue est chaste.

40 JOURNAL HELVETIQUE.

Juste ciel ! c'est ainsi qu'un peuple corrompu
Rend, même en la fuyant, l'hommage à la
vertu.

Nous sommes nés pour elle... elle est dans nos
ouvrages

Le garant le plus sûr des plus brillans suffrages.
L'éclat de la pensée, & l'heureux choix des
mots,

La nouveauté des tours, la fraîcheur des tableaux,
Les accords séduisans d'une tendre harmonie,
L'élégance du goût, l'audace du génie
Ne produiront jamais le prestige enchanteur
Que prête à ses écrits la vertu de l'auteur.

En débütant dans le quatrième chant,
l'auteur peint ainsi les différens caractères
que l'éloquence emprunte du gouvernement
chez les peuples civilisés de l'Europe.

Le Français, toujours pur dans sa vive élo-
quence,

Avec l'exactitude unit la véhémence ;

Et de l'urbanité les agrémens flatteurs

Brillent dans ses écrits ainsi que dans ses mœurs.

L'Anglais, de l'élément qui de ses flots l'em-
brasse,

Nous offre en ses discours la profondeur, l'audace.

Plein de légèreté, l'Italien brillant
 Sautille dans son style, ainsi que dans son chant.
 Dans ses immenses mots, l'Espagnol plein d'em-
 phase,

Majestueusement traîne sa longue phrase.

Le Germain, ennemi de la frivolité,

De son ame, en son style, offre la gravité.

Quelle austère vigueur chez ce peuple Helvé-
 tique,

Qui brisant des Albert le sceptre tyrannique,

Et foulant à ses pieds un luxe séducteur,

Sut aux plaisirs des sens préférer ceux du cœur !

Le genre d'éloquence particulier aux An-
 glais se trouve décrit d'une manière plus
 détaillée dans les vers suivans du même
 chant.

L'éloquence, Albion, dont tu vantes les charmes,

Produit chez nous le calme, & chez toi les
 alarmes.

L'orateur te subjugue, & Wilk, par ses écrits,

Souleve, échauffe, arrête à son gré les esprits ;

Et chez un peuple altier tant qu'il se croira
 libre,

De trois pouvoirs rivaux ébranlant l'équilibre,

Fait trembler ce sénat qui compte entre ses droits

42 JOURNAL HELVETIQUE.

Le sacrilège honneur de condamner ses ro's.
Je veux qu'à la vigueur s'unisse la prudence:
J'aime la liberté, mais je crains la licence.

Ce dernier vers nous a paru exprimer très-heureusement un sentiment noble & vrai.

C'en est assez pour juger du talent de l'auteur ; mais nous ne devons pas omettre que les notes qu'il a rassemblées à la fin du volume, & qui en forment une grande partie, sont également curieuses & instructives, pour quiconque aspire à devenir un orateur, & que les morceaux sur lesquels M. l'abbé la Serre appuie ses préceptes, ont été choisis avec goût.

II. *Versuch einer geschichte Carls des grossen, &c.* C'est-à-dire, *Essai d'une histoire de l'empereur Charlemagne. A Leipfich, 1778, in-8°.*

BIEN des auteurs, & même d'illustres écrivains, ont tracé l'histoire de Charlemagne ; les premiers, à la vérité, qui ont écrit sa vie, l'ont étrangement défigurée à force de bassesses, d'adulations, de faux faits, de contes ridicules : il est vrai qu'on ne pouvait guere attendre mieux des moines & des chroniqueurs, les seuls-savans, les seuls

littérateurs qu'il y eût dans ces tems d'ignorance. Or, comme Charlemagne était avide de toute espece de gloire, il faisait des libéralités aux moines, qui par reconnaissance le peignaient comme le plus grand des hommes & le plus illustre des saints; quoiqu'au fond, Charlemagne, pour être le plus courageux & le plus éclairé des princes de son siècle, n'en fût pas moins le plus injuste des héros, usurpateur, ingrat, persécuteur, né pour le malheur de la terre, & toujours entraîné par les plus fougueuses passions. L'auteur de cet essai n'a sacrifié ni à la haine, ni à l'adulation; il a examiné les faits; & appréciant sans préjugé les actions de ce monarque, il en a écrit la vie avec une impartialité qui mérite la confiance du public : on lira sur-tout avec plaisir ses judicieuses réflexions sur les révolutions politiques arrivées sous Charlemagne, & presque toujours opérées par lui.

L'introduction ou discours préliminaire de cet ouvrage, est un excellent morceau; il est rempli de remarques nouvelles & satisfaisantes sur l'ancienne histoire des Francs. L'auteur y combat victorieusement les assertions hasardées par Robertson, qui a voulu les faire passer pour un peuple sauvage & barbare. Il parle, dans le premier chapitre, de l'éducation de Charlemagne; & tout ce

qu'il dit à ce sujet, est fort intéressant; c'est dans l'éducation qu'il découvre les causes des vices penchans qui dès lors se manifestèrent dans ce souverain, & ne le quittèrent plus; le premier fut un zèle dévorant, enthousiaste & même fanatique, pour les intérêts de l'église; intérêts qu'il eut l'art cependant de concilier avec son ambition: le second fut un goût décidé pour le faste, la pompe & la magnificence.

Son zèle & son intolérance furent, comme l'auteur le prouve, la principale cause, ou plutôt l'unique prétexte de toutes ses guerres contre les Saxons, & de ses entreprises en Lombardie. Toutefois ce zèle qui l'engageait dans des expéditions si meurtrières, n'était point, à quelques égards, un zèle aveugle; car dans le même tems Charlemagne eut soin de limiter le droit d'asyle, que dès lors les églises s'arrogeaient, ainsi que les cloîtres. L'auteur fait des recherches sur les véritables causes des cruautés exercées par ce héros sur les Saxons, & il trouve & prouve même que cette nation, barbare alors, se les attira par des infidélités & des perfidies atroces; il parle ensuite de la négociation de Charlemagne avec la cour de l'empereur Grec, pour le mariage de l'une des filles de l'empereur d'occident avec ce monarque.

L'auteur allègue diverses probabilités bien satisfaisantes sur plusieurs points de l'histoire de Charlemagne; entr'autres, pourquoy, après avoir été sacré & publiquement salué empereur, il n'alla pas fixer son domicile à Rome? Pourquoi, lorsqu'il fut revêtu de la dignité impériale, il fit prêter un nouveau serment aux Franks, qui étaient ses propres & anciens sujets, &c.

A la fin de son ouvrage, l'anonyme réfute solidement, ce nous semble, l'opinion de M. l'abbé de Mably, qui dans ses *observations sur l'histoire de France*, a dit que Charlemagne avait totalement changé la constitution politique des Franks, & avait accordé au tiers-état le droit d'assister aux dietes.

Quiconque ne lit pas l'histoire uniquement pour s'amuser, mais qui aime à exercer son intelligence sur les causes des grands événemens, & qui veut réfléchir à l'influence de ceux-ci sur les loix & la constitution des gouvernemens, lira cet essai avec autant de fruit que de satisfaction.

III. *Prix proposés par la société patriotique de Milan.*

LA nouvelle société patriotique, instituée par S. M. I. R. A. à Milan, pour l'encou-

rageant de l'agriculture, des manufactures & des arts, a dans son assemblée, du 4 avril dernier, proposé les trois problèmes suivans.

1°. Quelles sont les plantations que l'on pourrait faire dans les bruyeres du Milanais; quels sont les arbres qui y prennent le mieux racine; quelle serait la méthode pour les multiplier, afin de préparer le terrain à une culture plus féconde; le rendant utile en attendant, par la fourniture du bois.

2°. Y a-t-il quelque remède, & quel est-il, pour qu'un mûrier mourant ne communique pas la contagion aux autres mûriers voisins; & quelles précautions faut-il prendre pour faire remplacer utilement le mûrier qui a péri par un autre nouveau?

3°. Par quelles préparations & par quelle méthode peut-on raffiner la pâte de l'acier, & l'approcher & le réduire au degré de perfection, où l'ont porté la fabrique de Huthmant & de Martial en Angleterre.

Chacun des prix proposés par la société fera de deux médailles d'or de vingt-cinq sequins giliats chacune, ou bien une médaille en argent, & le reste pour faire la somme de cinquante giliats en argent comptant. Un des membres de la société a augmenté de vingt-cinq giliats le second prix;

qui sera en tout de soixante-quinze giliats.

Les étrangers & les nationaux sont invités à concourir aux prix ; on en exclut les membres ordinaires, qui sont priés de communiquer à la société les observations & expériences. Elle demande pour le troisieme prix, qu'on ajoute au mémoire un morceau d'acier pour en éprouver la qualité.

Les mémoires ou dissertations pourront être écrites en latin, français & italien ; & on les adressera franco de tout fraix à M. François Griselini, secretaire de la société patriotique, lequel donnera un reçu du mémoire. Les concurrens, sans se faire connaître, distingueront leurs dissertations par une devise, ajoutant un billet cacheté qui renfermera le nom & le domicile de l'auteur. On n'ouvrira le billet que dans le cas que le mémoire serait couronné. Le secretaire rendra les autres mémoires qui ont concouru, à la personne qui apportera les reçus.

On donnera le prix au mémoire qui répondra le mieux aux vues de la société. On insérera dans les actes le mémoire couronné. La société, contente du fond de la chose, prendra la liberté de corriger les défauts de style, avec l'aveu cependant de l'auteur.

On pourra envoyer les mémoires jusqu'à la fin seulement de l'année 1778.

La munificence de l'auguste souveraine a mis la société à portée de donner des médailles d'argent, ou bien une d'or, pour celui qui, sans avoir satisfait complètement aux vues de la société, en aura approché le mieux : enfin elle récompensera à proportion du mérite quiconque suggérera quelque chose d'intéressant sur l'agriculture, les arts & les manufactures, ou présentera quelque modèle, ou quelque machine nouvelle ou améliorée, ou bien aura entrepris quelque travail utile, & qui répondra à l'utilité nationale.





TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Premier mémoire sur les hygrometres.*
Par M. Senebier, bibliothécaire de la
république de Geneve. Suite. []*

IV. *APPLICATION de ces principes à*
la composition d'un hygrometre comparable,
& à la correction de ceux qu'on a.

Avant de proposer mes vues pour perfectionner les hygrometres, je veux indiquer les qualités qu'ils doivent nécessairement avoir pour être comparables.

1°. On doit pouvoir en préparer par-tout de semblables; mais pour remplir ce but, il faut avoir égard dans leur construction à des points semblablement déterminés pour tous les lieux & pour tous les tems. Ces points se réduisent à deux; un point d'humidité & un point de sécheresse.

2°. Il faut que les degrés d'humidité puissent s'apprécier d'une manière qui en permette la comparaison.

3°. Il faut, autant qu'il est possible, que l'hygrometre montre toujours le même de-

[*] Journal de physique, mai 1778.

gré dans les mêmes circonstances, & qu'il puisse passer & repasser par ces points toutes les fois que les variations seront les mêmes.

On comprend aisément que la perfection d'un hygrometre sera proportionnelle au nombre de ces qualités, & à l'intensité de chacune de ces qualités qu'il pourra avoir.

Entre les diverses tentatives que j'ai faites pour trouver un hygrometre qui eût les qualités dont je viens de parler, je n'ai rien trouvé de plus convenable que les sels qui attirent l'humidité; l'augmentation de leurs poids fait connaître la quantité d'humidité qu'il y a dans l'air. Cette méthode acquiert beaucoup d'exactitude quand on emploie les précautions que je vais décrire.

Je ne parle point ici de l'huile de vitriol, parce que sa vertu pour attirer l'humidité, diminue à proportion qu'elle est plus phlogistiquée. L'acide sulfureux n'attire plus l'humidité: il faudrait donc avoir de l'huile de vitriol extrêmement concentrée, mais cela n'est pas si facile à se procurer; d'ailleurs, pendant que cette huile de vitriol serait en expérience, elle se phlogistiquerait, & elle se phlogistiquera d'autant plus vite, que l'humidité sera plus grande. Les brouillards m'ont fourni des preuves complètes de la quantité considérable de phlogistique contenu dans l'air, lorsqu'il est rendu

par eux extrêmement humide ; j'ai vu dans moins de demi-heure l'huile de vitriol concentrée que j'y exposai , extrêmement brunie , tandis qu'une portion semblable de cette même huile que je tenais dans mon cabinet où je travaillais avec deux bougies , ne paraissait pas sensiblement altérée dans sa couleur.

1°. On emploie ces sels avec le fléau d'une balance fort exacte ; on en a qui estiment constamment la cent quatre-vingtième partie d'un grain ; & celles qui font connaître des quantités beaucoup plus petites , sont très-variables dans leur indication. J'applique à un des bras le poids qui doit tenir en équilibre la matière qui fera l'hygrometre , avec la capsule qui doit la contenir au moment où on l'expose à l'air : l'humidité de l'air qui s'attache à cette matière , en augmentera le poids , & cette augmentation pourra s'estimer par l'arc de cercle que décrira le bras du fléau de la balance , terminé en pointe ; il indiquera ses mouvemens sur la division gravée d'un quart de cercle placé tout près , où les minutes seront partagées en quart. Les arcs parcourus seront toujours en raison de l'augmentation du poids.

2°. Ces matières doivent être placées dans une capsule de verre aussi plate qu'il sera

possible; sa surface sera aussi grande qu'il sera nécessaire, pour donner à un denier de sel de tartre toute la surface possible, afin que ce sel touche l'air autant qu'il pourra. Une capsule d'un pouce & demi de diamètre, sera suffisante.

3°. Le poids & la capsule sont suspendus au fléau par un crochet, & on peut les changer de place, afin de pouvoir réduire en poids la portion de l'arc de cercle qui a été décrite par l'indice.

4°. On enfermera la plus grande partie de ce fléau dans une petite loge, comme les balances d'essayeur, afin de n'exposer à l'action de l'humidité que la partie qui doit y être exposée.

5°. L'état des matières, en sortant du feu, produit le sec absolu; de sorte que si on a soin de les peser lorsqu'elles sont encore chaudes, dans des lieux chauds, avec des balances chauffées, & de les placer dans de petits vases de verre très-chauds, qu'on peut sceller hermétiquement; alors on les conservera sans aucune crainte d'humidité, jusqu'à ce qu'on emploie le sel qu'ils renferment. Avec toutes ces précautions, on pourra parvenir à savoir précisément combien il y a d'humidité dans l'air où l'on fera l'expérience, parce qu'on saura la différence du poids qu'il y a entre celui que

ces matieres avaient d'abord, & celui qu'elles auront acquis.

6°. Enfin, pour se servir utilement de ces matieres, on ne peut employer les mêmes que pendant un tems très-court; il doit être même d'autant plus court, que les matieres employées attireront plus fortement l'humidité, & que l'humidité elle-même sera plus grande. Dans ce cas, cinq ou six heures sont les bornes de la plus grande exactitude : mais il importe toujours de déterminer le tems qu'on aura laissé la même matiere en expérience.

On doit comprendre aisément que je ne trouve chaque fois que le point précis de l'état de l'air pendant que j'observe; de sorte qu'on ne connaîtra les variations de l'humidité, qu'en répétant les observations par le moyen de nouvelles doses égales de ces matieres qui attirent l'humidité. Mais je n'ai pas décrit encore toutes les précautions qu'il faut employer pour rendre ces hygrometres comparables.

1°. Il faut avoir la terre foliée de tartre, le zinc corné, la pierre à cauter, le sel de tartre, le foie de soufre, dans un état qui soit toujours le même. Pour cela, il faut, 1°. convenir d'un procédé uniforme, suivre, par exemple, les méthodes indiquées dans la chymie de M. Macquer. 2°. Quand les

opérations sont bien faites, les différences sont à peine sensibles, quels que soient les procédés qu'on suive. 3°. Je détruis toutes ces difficultés par le choix particulier que je ferai du sel de tartre; il est préférable à toutes les autres matières, parce qu'il offre à l'air une plus grande surface sous la même quantité de matière, quand il est bien pilé; on peut le piler dans des mortiers chauds tandis qu'il est chaud, & avant de le peser & de l'enfermer hermétiquement dans les petites bouteilles dont j'ai déjà parlé, il peut prendre trois fois son poids d'eau. Dans les observations qui devraient être faites promptement, j'emploierai de la même manière la terre foliée de tartre qui se charge très-rapidement d'humidité, & dont je ferai connaître les rapports avec le sel de tartre, pour sa facilité d'attirer l'humidité.

2°. Par ce sel de tartre, j'entends celui qui porte le nom d'alkali purifié, & j'ai soin de ne le retirer du feu que lorsqu'il commence à fondre; il faut encore choisir le creuset qu'on emploie à cette opération; s'il était d'argille, il contiendrait un acide qu'il faut en éloigner.

Le sel de tartre devient donc cette matière qui sera toujours parfaitement la même dans tous les tems, si l'on a soin de suivre

les procédés que j'ai indiqués ; sa faculté d'attirer l'humidité, sera invariable pendant le tems prescrit pour l'exposer à l'air ; elle indiquera fidèlement les variations semblables dans les mêmes circonstances, & on partira toujours d'un point qui sera le même pour tous les lieux. Enfin, cette matiere ne souffre aucune différence sensible lorsque la chaleur ou le poids de l'air éprouvent leurs variations les plus grandes.

J'ai observé, en me servant de ces hygrometres, 1°. que chacune des matieres dont j'ai parlé, attirait constamment la même quantité d'humidité lorsqu'on mettait chaque espece en expérience dans le même lieu, dans le même tems, & pendant le même espace de tems.

2°. Quoique chacune de ces matieres attirât une quantité particuliere d'humidité, cependant il y avait un parallélisme constant dans leur marche, & elles gardaient ce parallélisme lorsque le tems où elles restaient en expérience, n'excédait pas celui qui était prescrit par la nature de la matiere qui se chargeait le plus vite d'humidité.

3°. Je leur ai vu souvent suivre la marche des hygrometres que j'estimais les meilleurs ; & lorsque le sel de tartre, employé comme je l'ai dit, s'en écartait, j'ai eu lieu

de m'assurer que cette différence était un défaut des hygrometres que je lui comparais.

4°. La marche des hygrometres faits avec le sel de tartre, est beaucoup plus graduée que celle des autres hygrometres, dont les sauts sont brusques, parce qu'ils ne sont pas sensibles. On peut estimer aisément la cent huitantieme partie d'un grain.

5°. Plusieurs parties de ce sel de tartre, exposées à l'air en divers tems, se mettent bientôt d'accord, & expriment bientôt le même degré d'humidité.

6°. Ces hygrometres marchent parallèlement dans des vases fermés, où l'on fait évaporer de l'eau.

7°. J'ai observé une constance invariable dans le parallélisme de ces hygrometres faits avec le sel de tartre, lorsque je les ai exposés à la plus grande sécheresse, & que je les ai fait passer graduellement à la plus forte humidité qu'il m'ait été possible de produire dans ces vases clos.

L'hygrometre que je propose est pénible dans son emploi, il est assujettissant quand on a une longue suite d'observations à faire; mais on peut en faciliter l'usage par le moyen de celui de M. Lambert, que j'ai corrigé, & dont on peut trouver les rapports avec celui que je viens de décrire.

M. Lambert a fait connaître cet hygrometre dans le vingt-cinquieme volume des mémoires de l'académie de Berlin. Il est composé d'une portion de corde à boyau, fixée par une de ses extrémités, & montrant sur un cadran qu'elle traverse par l'autre extrémité, les variations que l'humidité opere sur elle; les degrés sont indiqués par une aiguille fort légère, attachée à l'extrémité qui déborde le cadran.

Cette corde se tord ou se détord en raison de l'humidité, de sorte que les divers degrés de l'humidité sont marqués par l'aiguille que la corde meut comme les minutes des heures sur un cadran. On peut donner à ces instrumens diverses formes; celles que MM. Brander & Höschel, célèbres mécaniciens d'Augsbourg, ont choisies, me paraissent bonnes, quoiqu'on pût les rendre encore plus parfaites.

Voici les moyens les plus propres pour rendre cet instrument exact.

1°. Il faut avoir des cordes faites avec les premiers boyaux ou les intestins grêles des moutons, y éviter soigneusement les nœuds, ce qui est facile, parce que la longueur est indifférente; les tordre également, les faire sécher ensuite en les exposant à une chaleur douce, & les tendre légèrement, afin que la corde soit droite.

2°. Quand les cordes sont séchées, il faut les laver dans une lessive légèrement alkaliné, pour les dégraisser; ensuite on les rince dans une grande quantité d'eau fraîche.

3°. Il faut alors les laisser pénétrer d'eau, les faire sécher de nouveau en les exposant à une chaleur douce, & en les tendant par le moyen d'un poids qui doit être environ d'une demi-once. Cette attention est importante pour l'uniformité de la marche de l'hygromètre dans tous ses points. L'état violent où les cordes se trouvent alors, fait rompre mille obstacles qui auraient occasionné des variétés propres à rendre leur marche plus scintillante, & à les empêcher d'être aussi constamment d'accord.

4°. On coupe ensuite ces cordes de manière que les variations ordinaires soient renfermées dans un tour complet de la corde. On en est aisément le maître, parce que dans les cordes dont les diamètres sont égaux, les variations sont comme les longueurs; & si les longueurs sont égales, les variations sont comme les diamètres; de sorte que si les longueurs & les diamètres sont différens, les variations seront comme les longueurs & les diamètres, & les tems des variations seront comme les diamètres, parce que l'air s'applique toujours également sur toute la longueur de la corde.

M. Lambert avait déterminé ces proportions dans le mémoire que j'ai cité, & MM. Brander & Höschel les observent par le moyen d'un microscope adapté à un verre où la ligne est divisée en cent quarante-quatre parties.

Mais ces précautions importantes sont encore bien éloignées de suffire pour rendre ces hygrometres comparables; on ferait toujours réduit à les régler en tâtonnant, comme MM. Brander & Höschel le pratiquent; & on ne pourrait les régler autrement, parce qu'on n'aurait rien d'absolu & de déterminé. Il fallait donc avoir des points fixes pour qu'on pût facilement régler ces hygrometres par-tout, & c'est ce que je crois avoir trouvé.

1°. J'emploie pour cela un des points que M. Deluc met en usage pour régler ses hygrometres; je reconnais avec lui qu'un corps imprégné de toute l'eau qu'il peut contenir, est aussi humecté qu'il peut l'être; mais comme ce point serait variable, si l'on ne fixait pas le point de la chaleur de l'eau qu'on emploie, je me fers, comme lui, du point fixé par l'eau qui commence à se geler.

2°. Je plonge dans cette eau la portion de la corde que j'ai jugé propre à faire mon hygrometre, en suivant les principes

que j'ai déjà posés ; mais j'ai soin de faire cette portion de corde un peu plus longue que sa mesure hygrométrique , afin de pouvoir suspendre cette corde par une épingle sans l'endommager , & afin de fixer la corde elle-même dans la place où elle doit être , par cette extrémité étrangère à l'hygromètre , sans changer la longueur donnée à la corde.

3°. Je juge que la corde est pénétrée d'humidité quand elle cesse de tourner ; alors je l'essuie jusqu'à ce qu'elle ne laisse plus échapper de gouttes d'eau.

4°. J'adapte alors une aiguille à l'extrémité inférieure de cette corde avec de la cire d'Espagne.

5°. Je suspends cette corde , armée d'une aiguille , au crochet d'un récipient , de manière que le centre de l'aiguille corresponde au centre d'un cercle divisé qui est placé dans la partie inférieure , où repose le récipient. Je place encore sous ce récipient un vase aussi grand en surface qu'il sera possible ; je couvre cette surface de sel de tartre purifié , j'observe que la chaleur soit environ de 15° du thermomètre de Réaumur , ou même plus grande ; j'intercepte alors toute communication avec l'air extérieur.

6°. Ensuite je compte le nombre des révolutions que la corde qui se sèche fait faire

à l'aiguille, jusqu'à ce qu'elle cesse de se mouvoir.

7°. Je détermine le terme de ces révolutions.

8°. Je suspends alors ma corde avec son aiguille dans mon vase de verre clos, avec de l'eau que j'y fais évaporer; ma corde y tournera en sens contraire parce qu'elle s'humecte, & je la laisserai rétrograder d'un nombre de révolutions égal à la moitié des révolutions qu'elle avait faites pour se sécher (art. 6) en passant de la plus grande humidité à mon point de sécheresse; ce qui donnera le 180 degré d'un cercle, qui renfermera à peu près les variations ordinaires; mais quand elles ne s'y trouveront pas, ce qui est très-possible, parce que les variations ne sont pas égales dans tous les lieux & dans tous les tems, j'aurai toujours une graduation fixe, & je serai toujours entendu quand j'indiquerai en plus & en moins le nombre des tours & le nombre des degrés marqués par mon aiguille, en partant du premier degré du cercle trouvé par le moyen que je viens de prescrire.

9°. J'observerai que les cordes doivent être de la grosseur des chanterelles moyennes de violon.

10°. On comprend aisément qu'on peut augmenter singulièrement la sensibilité de

ces instrumens , en augmentant la longueur & le diametre des cordes qui en font l'ame ; on peut même les construire de maniere qu'elles soient précisément un nombre quelconque donné de fois plus sensibles que ceux que je viens de décrire , & l'on peut savoir le nombre des révolutions qu'ils ont faites par le moyen d'un fil de soie qui se tord autour de la corde à chaque tour , & qui se détord de même. Cette idée a été très-heureusement exécutée par MM. Brander & Hofchel. Les hygrometres à cordes , tels que je les propose , approchent beaucoup de la parfaite exactitude ; il me semble qu'ils peuvent suffire quand on leur joint celui du sel de tartre , dont j'ai parlé ; ce dernier est très-exact & il est très-facile de trouver ses rapports avec l'hygrometre à corde ; sa construction ne doit laisser aucun doute sur le parallélisme de leur marche , que j'observe depuis long-tems.

V. *Lettre de M. le professeur de Saussure , à M. Senebier , bibliothécaire , où il décrit les qualités & les défauts d'un hygrometre qu'il a imaginé.*

Monsieur , j'ai lu avec beaucoup de plaisir votre ouvrage sur les hygrometres ; il est rempli de recherches nouvelles & intéressantes ; il ne contribuera pas peu à mettre les physiciens sur la voie d'en trouver

un qui remplitte les conditions dont vous avez si bien fait sentir l'importance & la difficulté.

Puisque vous voulez me faire l'honneur de parler de celui que j'ai tenté de faire avec un cheveu, permettez-moi de vous donner en peu de mots une idée de ses bonnes & de ses mauvaises qualités. Ce qui me détermina à chercher dans les cheveux la matière d'un hygrometre, c'est leur finesse, leur homogénéité, leur similarité & leur longue durée. Mes premiers essais me prouverent que l'humidité les relâche & les alonge, tandis que la sécheresse les tend & les accourcit. Je parvins à rendre ces variations très-sensibles, en accrochant à un point fixe une des extrémités du cheveu, & en roulant l'autre extrémité autour d'un petit cylindre armé d'une aiguille légère, qui marquait ses révolutions sur un cadran. Je tenais le cheveu tendu par un contre-poids de douze grains, suspendu à une soie roulée en sens contraire autour du même cylindre. Quand le cheveu a environ un pied de longueur & que le cylindre n'a pas plus de deux tiers de ligne de diamètre, les variations extrêmes du sec à l'humide font faire à peu près une révolution entière au cylindre. J'augmente la sensibilité des cheveux en les faisant bouillir pendant un quart.

d'heure dans cinq ou six onces d'eau, animée par dix ou douze grains d'alkali caustique ; leur mobilité est si grande alors, que j'en ai vu qui en moins de cinq minutes se fixaient au degré d'humidité ou de sécheresse de l'air dans lequel on les plaçait.

Pour graduer ces hygrometres, je prends pour terme de l'humidité extrême, l'humidité de l'air renfermé dans une cloche, dont les parois & le fond viennent d'être mouillés. Ce terme est invariable, le cheveu placé dans cette cloche y prend bientôt le plus haut degré d'extension que l'humidité puisse lui donner ; & lors même qu'on y introduit de nouvelles vapeurs, il ne fait aucune variation ultérieure ; & en effet, on conçoit bien que de l'air environné d'eau de toute part est bientôt chargé de toute l'humidité dont il est susceptible.

Pour le terme de sécheresse, j'ai employé divers moyens ; d'abord le sel de tartre, dont vous vous êtes aussi, monsieur, servi avec succès ; mais je trouvais que quand je le tenais dans une capsule au fond de la cloche, il fallait l'y laisser pendant plusieurs jours, & même secouer fortement & fréquemment la cloche, pour que l'air se dépouillât de toute l'humidité que ce sel peut lui enlever. J'ai donc imaginé un autre moyen ; j'ai pris une plaque de tôle ployée
en

en forme d'un demi-cylindre du même diamètre que l'intérieur de la cloche cylindrique de verre que j'emploie pour ces expériences, & de la même hauteur que cette cloche. J'ai fait rougir cette plaque, & je l'ai aspergée alors de tous côtés d'un mélange de nitre & de tartre pulvérisé : ce mélange détonne & il laisse un sel fixe attaché à la plaque, je la laisse refroidir un moment, & je l'introduis aussi chaud que le verre peut la supporter dans l'intérieur de la cloche, où je la renferme avec l'hygrometre, en cimentant extrêmement les bords de la cloche avec son support, afin que l'humidité de leur extérieur ne puisse point y pénétrer. De cette manière, l'air se dessèche beaucoup plus promptement & plus complètement, & j'ai obtenu ainsi un terme assez constant de sécheresse extrême.

Voici un autre moyen qui m'a très-bien réussi. Je prends un hygrometre à cheveu ; je cherche, de la manière que j'ai indiquée plus haut, le terme de l'humidité extrême, & je le marque sur cet hygrometre. Je le place ensuite avec un thermometre sous une cloche de verre bien nette & soigneusement essuyée avec un linge chaud & sec. J'entoure de mercure le bord inférieur de cette cloche, de manière à interrompre toute communication avec l'air extérieur :

j'introduis ensuite sous la cloche au travers du mercure une carte humectée & essuyée, ou quelque feuille d'une herbe verte & bien essuyée. L'air renfermé sous cette cloche pompe peu à peu l'humidité de cette carte à jouer ou de cette feuille, & vient par degrés au point de saturation parfaite. Dès qu'il est arrivé à ce point, que je reconnais par mon hygrometre, je retire la carte ou les feuilles. J'expose alors tout cet appareil aux rayons du soleil, & je l'y laisse jusqu'à ce que le thermometre renfermé sous la cloche indique une augmentation de chaleur de dix ou quinze degrés. La chaleur augmentant la force dissolvante de l'air, fait aller l'hygrometre au sec, d'une quantité que j'ai toujours trouvée la même dans les mêmes circonstances, lorsque l'expérience a été faite avec les soins qu'elle exige. Si l'on porte ensuite l'appareil à l'ombre, l'hygrometre retourne au terme d'humidité extrême à mesure que le thermometre redescend au degré où il étoit premièrement; si l'on divise alors l'intervalle qu'il y a entre le point d'humidité extrême, & celui auquel la chaleur du soleil a fait aller l'hygrometre; si, dis-je, on divise cet intervalle en autant de parties qu'il y a eu de degrés dans la variation du thermometre, & qu'on se serve de ces parties pour en former tous les degrés de l'échelle de l'hygrometre, on ob-

tient non-seulement des degrés fixes, mais encore des degrés qui expriment l'augmentation de la force dissolvante de l'air correspondante à un degré de chaleur donné. On pourrait soupçonner que, dans cette expérience, la chaleur agit sur l'hygrometre comme chaleur; mais si cela était, le cheveu s'allongerait, & au contraire il se raccourcit; d'ailleurs, je me suis assuré par des expériences très-exactes, que la chaleur ne produit aucun effet sensible sur le cheveu, tant que l'air dont il est environné demeure au même degré de sécheresse ou d'humidité.

Par ces différens procédés j'ai obtenu des hygrometres dont la marche est bien parallele, qui ne sont point thermometres, dont la sensibilité est aussi grande qu'il est possible de la desirer.

Je croyais donc avoir résolu l'important problème de trouver un hygrometre comparable & sensible; j'avais même trouvé le moyen de le rendre d'une simplicité extrême, en substituant à l'appareil du cylindre & de l'aiguille une espece de levier semblable à celui du pyrometre à levier, & je me disposais à le communiquer au public, lorsqu'il me vint un scrupule. Je craignis que le tems ne produisît quelque changement dans le cheveu, & je résolus en conséquence de suivre pendant quelques mois

la marche de mes hygromètres. Ma crainte n'était que trop bien fondée ; des expériences répétées m'ont fait découvrir dans le cheveu une propriété qui, à moins qu'on ne trouve le moyen d'y remédier, le rend tout-à-fait impropre à servir de matière à un hygromètre durable. Lorsqu'il est pendant long-tems exposé à un air sec, il s'affaiblit & s'allonge peu à peu ; & lorsqu'ensuite on le replace dans un air humide, l'humidité le renforce & le contracte de nouveau à un tel point, que si on le rapporte alors dans le même air sec dont il a été tiré, cette contraction lui fait indiquer une sécheresse plus grande qu'il n'indiquait auparavant. D'où il résulte évidemment que le cheveu est susceptible de deux sortes d'humidités, dont l'une se loge, comme étrangère, dans les pores, relâche son tissu, & lui permet de s'allonger ; l'autre lui est propre, elle est une de ses parties constituantes, elle sert de gluten à ses éléments, & elle leur donne de la cohésion. En perdant l'humidité étrangère, il se contracte ; mais s'il vient à perdre l'humidité principe, ou, suivant le langage des anciens alchimistes, son *humide radical*, il s'affaiblit & se relâche. Lors donc qu'au bout d'un certain tems on trouve le cheveu allongé, on est dans le doute s'il doit cette extension à la continuité de la sécheresse qui l'a

privé de son humidité principe, ou si c'est au contraire à une humidité étrangère qui s'est introduite dans ses pores. Ce qu'il y a de remarquable & qui augmente encore l'inconvénient de cette propriété, c'est qu'un cheveu dépouillé de son humidité principe, peut s'en ressaisir avec une extrême promptitude en dix ou douze minutes, par exemple, au lieu qu'il lui faut un tems beaucoup plus considérable pour la reperdre.

Je pensai d'abord que c'était peut-être la lessive alkaline qui donnait au cheveu cette fâcheuse propriété; mais je vis qu'au contraire le cheveu crud l'avait dans un plus haut degré; d'après cela, j'essayai de le faire bouillir dans cette lessive, jusqu'au point qu'il commençât de s'y dissoudre; j'essayai les cheveux cuits au four, comme les perruquiers les emploient; j'en fis cuire dans l'huile; mais toutes ces tentatives & bien d'autres encore furent infructueuses.

Si quelque physicien plus habile ou plus heureux que moi, parvient à remédier à cet inconvénient, le cheveu donnera sûrement le meilleur de tous les hygrometres, & il pourra en attendant servir subsidiairement pour reconnaître avec promptitude des variations qui échapperaient à des instrumens moins sensibles.

J'ai aussi tenté d'employer le crin du che-

val à la place du cheveu ; mais j'ai trouvé ses variations hygrométriques si lentes & si bornées, que j'ai bientôt renoncé à l'idée de m'en servir.

Voilà, monsieur, quel a été le résultat d'un travail qui m'a coûté bien du tems & de la patience. Quoiqu'il n'ait pas eu le succès que j'en avais espéré, peut-être les physiciens trouveront-ils quelque avantage à le connaître. Je saisis donc avec empressement l'occasion de donner à cette notice un passeport aussi favorable que celui de votre savante dissertation, si du moins vous jugez, monsieur, que cet épisode ne la dépare point trop.

Je suis, &c.

Le public littéraire apprendra par cette lettre, jusqu'à quel point M. de Saussure est honnête & modeste ; il pourra juger encore combien ses travaux sont utiles, ses vues profondes, & combien il est fâcheux qu'il n'aime & ne trouve la vérité que pour lui.

Je dois observer que je n'ai pas cherché, comme M. le professeur de Saussure, un point de sécheresse absolu, mais qu'il me suffit que le sel de tartre que j'emploie pour régler mes hygromètres, parvienne à dépouiller l'air de son humidité, jusqu'au point que la corde hygrométrique qui est renfermée avec lui, cesse d'aller au sec ; & je suis

sur de cet effet du sel de tartre sur les cordes , comme de l'exactitude que ce point me fournit pour les régler. A l'égard du sel de tartre qui constitue seul mon hygrometre particulier , il agit toujours avec toute sa force , parce que je ne juge ses effets que pendant un tems très-court ; d'où il résulte qu'il agit toujours également , & qu'il montre toujours le véritable état de l'humidité de l'air.

II. *Lettre de Sophie , ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E L I V.

Konisberg, 17 juillet.

Je prends la plume pour me distraire. Julie se trouve plus mal. La pitié qu'elle m'inspire m'a entraînée plus loin que je ne croyais ; & comme ma dernière tentative auprès de madame Vanberg a été inutile , malgré ma répugnance j'en ai parlé à M. Puff. Je lui écris ce billet.

“ Je ne fais nul doute que je ne puisse solliciter une grace d'un homme de votre caractère. Vous avez des affaires très-importantes à me dire. Je vous demande de différer cette conférence encore quelque tems , & je vous promets d'abréger ce délai :

en attendant, je vous prie que je puisse vous entretenir sur un sujet tout différent : faites en sorte que nous soyons seuls ; mais promettez-moi que pour cette fois vous ne direz rien de notre affaire. *SOPHIE* **. „

Il accourut sur-le-champ. Il entra dans la chambre tout hors d'haleine. Ma chère mademoiselle ! Bon Dieu ! Qu'est-ce donc ? Quelle affaire peut vous intéresser ainsi ?

Paix, paix, mon cher M. Puff ! Ce n'est qu'un badinage. (Julie écoutait avec étonnement.) Venez, continuai-je en courant à la porte d'un air riant. Il me suivit ; & posant sa main sur mon bras : « chère & aimable enfant, pardonnez-moi cette liberté ; mais cette marque de confiance me donne comme une autre vie.

« Je vous ai prié

Oui, il est vrai, *de notre affaire*. — Voyez, (en me montrant mon billet) vous l'avez écrit . . . c'est de notre affaire que je ne dois pas parler. „

Cela me déplut. « Faites-le plutôt imprimer, ou collez-le là bas au pilier du réverbère, sous l'affiche de la comédie . . . „

Il fut si frappé, qu'il me fit compassion. « Je vois bien, dit-il, que je gâte toutes mes affaires. Laissez-moi aller . . . Je suis un sot ! Il porta sa main fermée à son front, m'en fit très-gauchement une profonde

révérence , & il paraissait vouloir se retirer. Ses yeux étaient remplis de larmes.

Vous connaissez mon cœur, ma chere maman, comme il est prompt à s'attendrir. Si vous pouvez promettre »

« Oui, en homme de bien. Je ne vous dirai pas un mot de moi-même. Sur mon honneur ; c'est mon plus fort jurement. »

« Avez-vous arrangé une occasion favorable ?

Non, c'est ce que je laisse à vos ordres. »

« Imaginez-en une . . . Comme je parlais encore, & que M. Puff portait la main à son front pour méditer un arrangement, M. le pasteur Gros entra dans la chambre. Ha ça, votre révérence, lui cria M. Puff . . . en me parlant à l'oreille. Peut-il le savoir ?

Oui. »

« Ha ça, M. le pasteur, il faut qu'après dîner, vous fassiez avec nous une promenade en carrosse.

Très-volontiers. »

L'idée était bonne : on convint de l'heure, & nous passâmes ensemble chez Julie.

Ici, ma chere maman, les incidens s'accumulent ; je serai obligée de me resserrer beaucoup. Julie parut prendre confiance en M. Gros. Il dina avec nous, mais non pas M. Puff. Ce brave homme, lorsqu'il s'en souvient, met en jeu toute sa politesse. Pen-

dant le repas, le pasteur gagna si complètement la confiance de madame Vanberg, que dans l'impatient desir d'un heureux succès, je pouvais à peine attendre le moment du départ. Madame Vanberg fut agréablement surprise d'apprendre que je devais faire une promenade avec son frère. --- Mais je crois que je serai très-prolix. Ah! ma chère maman, ma tête est dans un grand désordre. Que deviendrai-je à la fin? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est ce que dans mes prières, qui sont mon unique secours, je surprends au fond de mon cœur tant de fausseté. Fausseté? Ce n'est pas ce que je voulais dire. S'il faut que je me sacrifie, ô, que je le fasse du moins sans murmure. Que je renoncerais bien volontiers à toutes mes liaisons, si seulement je pouvais m'assurer que ce n'est pas le caprice & la folie qui rejettent les propositions de M. Puff.

Je veux continuer mon récit. M. Puff qui se défiait sans doute de lui-même, écouta sans mot dire, pendant notre promenade; mais on voyait sensiblement qu'il se faisait violence. Dès que j'eus fini, "vous aurez le jeune homme, dit-il, quand il serait lié quelque part dans les nues. „

Je voulais parler.

"Ne dites plus rien, mon ange. Je m'appelle Cornélis Puff, voyez-vous? Comment?

La chose n'est pas plus certaine qu'il l'est que Julie deviendra madame Schultz ? „

M. le pasteur Gros interrompit ces protestations. “ Il me paraît , me dit-il , que vous avez dit fort peu de chose de M. Schultz dans la seconde partie de votre narration. D'où vient cela ?

Je lui dis ce que j'en savais.

“ On ne peut pas aller en avant , repiqua-t-il , jusqu'à ce que l'on sache bien positivement si M. Schultz est en état , s'il est réellement disposé à épouser Julie.

Quoi ? s'écria M. Puff ; il ne serait pas en état , il ne voudrait pas l'épouser ? Dans ce cas , je fais passer le fripon sous la quille de mon vaisseau. „

Le pasteur sourit & continua . . . & si madame Vanberg n'a pas quelque raison de rejeter décidément cette affaire.

De la rejeter ? s'écria M. Puff. J'en ai moi de l'appuyer fortement , & nous verrons.

Ce fut un grand bien que le pasteur se trouvât mêlé dans cette affaire ; sans lui , elle était absolument perdue ; & cela arrive toujours lorsqu'on doit traiter avec des personnes trop ardentes pour réfléchir , & que la bonté empêche d'apercevoir les choses. M. Puff fut docile aux représentations du pasteur. Faites-moi tous les deux ma leçon ,

nous dit-il; je ne dirai à ma sœur que ce que vous m'aurez dicté. Nous réglâmes son rôle, & sa docilité nous mit tous de si bonne humeur, que madame Vanberg put croire pendant quelques momens que nous étions époux.

Nous fûmes si bien d'accord pendant tout le souper, que l'illusion en devint plus frappante. M. Puff entama sa négociation, bien assuré que nous l'appuierions fortement. Mais un coup-d'œil que je lui jetai, le rendit muet, comme un coq prêt à chanter, qui apperçoit le vautour planant sur sa tête. "Diantre, oui, dit-il tout bas; il faut auparavant que vous lui parliez." Madame Vanberg ouvrait de grands yeux; car nous ne pouvions pas nous tenir de rire: ce qui étonnait toujours plus la dame du logis, qui avait cru d'abord que son frère m'avait ouvert son cœur. Mais son embarras & sa gaieté lui prouverent que sa conjecture était fautive.

J'aurais une longue conversation à vous rendre, ma chère maman. Je sais que vous lisez avec plaisir de pareilles matières; mais je suis trop fatiguée pour écrire. Le pasteur y tient le premier rang avec son ami le professeur T. l'intime ami de Julie. J'y remarquai avec surprise combien M. Puff a l'esprit exercé. On dit une infinité de choses

qui étaient à sa portée, mais absolument au-dessus de la mienne. Nous passâmes la soirée dans la chambre de Julie. La chère fille mit un peu en défaut la prudence du pasteur. On parla de M. Schultz beaucoup plus qu'on n'aurait dû le faire. Peut-être, au reste, que le but de cet homme sage était de préparer son amie à tout événement. Je ne réponds de rien, s'il se trouvait quelque obstacle de la part de M. Schultz.

Il fut arrêté que M. Puff, M. Schultz, & moi, partirions ensemble de bonne heure, pour reconduire M. Gros chez lui, & que j'en prendrais occasion d'entretenir M. Schultz en particulier. M. Puff lui écrivit un billet, pour l'inviter à se trouver à la porte de la ville sur les cinq heures.

L E T T R E L V I I.

Suite.

Tout se passa comme nous en étions convenus; mais j'hésitai bien long-tems avant de remplir ma tâche. Jamais je ne me mèlerai une autre fois de mariage. Je crains d'éprouver toujours en pareil cas la répugnance & l'inquiétude que j'ai ressentie. Cela fut au point qu'un spectateur désintéressé aurait été persuadé qu'il s'agissait avec M. Schultz de mes propres affaires. Je parlais d'un ton si bas & si mal assuré, que je me serais

ensuie dès les premiers mots, si Julie ne m'avait pas expressément chargée de cette affaire, priant les deux cavaliers de me laisser ce soin à moi seule. Venons au fait.

Nous avons mis pied à terre dans un agréable bosquet, & le carrosse allait lentement devant nous. Tout d'un coup M. Puff prenant le pasteur par le bras, le fit monter dans la voiture. " Ecoutez, jeunes gens, nous cria-t-il, mettez un peu votre philosophie à l'épreuve; & au cocher : *avance.* „ Je n'avais pas concerté cette brusque séparation : pour lui, il crut avoir fait un coup de maître. Peut-être que cette incident singulier fut la cause de mon embarras.

Après avoir suivi quelques instans le carrosse sans mot dire, M. Schultz rompit le silence : „ M. Puff, me dit-il, est aujourd'hui d'une gaieté singulière; il me témoigne beaucoup de bontés. Il y a long-tems que je desire ardemment de savoir si je suis entièrement oublié. „

„ Votre conscience vous a-t-elle peut-être dit que vous méritez de l'être? „ Il rougit, & je ne fais pourquoi il ne répondit rien.

Je continuai. „ Je ne disconviens pas qu'on ne puisse douter si votre passion est aussi vive que ci-devant.

Je me suis fait un devoir de la cacher.

Les circonstances qui l'ont vu naître, m'imposaient cette cruelle obligation. „

“ Puis-je donc encore juger de l'état de votre cœur par notre dernière conversation ?

Il est absolument le même. Pour prouver ce que j'avance, il suffit de vous présenter cette feuille que j'ai tenté de faire parvenir il y a quelques jours, comme un aveu de mes sentimens. „

J'y lus ce qui suit : “ Si tout ce qui a pu jusqu'ici encourager mes espérances n'est pas pour moi une triste illusion, il m'est permis peut-être de répéter aujourd'hui un aveu qui n'a rien de nouveau pour vous. J'ai obtenu la permission, la généreuse permission d'espérer. Les bons offices de personnes distinguées en Russie, ont eu un heureux succès. J'ai le choix d'accepter un emploi à Pétersbourg, ou de conserver ici le brevet de conseiller privé. M. le gouverneur me le remit hier, avec la liberté de le rendre, au cas que je préfère la première proposition. Mon sort est maintenant entre vos mains. Vous avez fait mon bonheur, en me prouvant une bienveillance dont je ne suis pas digne. J'ose donc attendre avec confiance le mot duquel dépend ma destinée pour l'avenir. Vous savez, ma précieuse amie, ce que je vous ai sacrifié. Je crois qu'il est inutile de vous assurer que la victime

est entièrement consumée , & que vous êtes , comme vous le devez , l'unique souveraine de mon cœur. J'attends vos ordres ; j'ignore à qui je dois m'adresser , au cas que vous ne soyez pas encore , comme je le présume , maîtresse de disposer de vous „ La lettre finissait par les protestations ordinaires. Je crois que l'amour a toujours quelque chose de gêné , qui rend presque ridicules ceux qui nous confient leurs intérêts. Tandis que je lisais sa lettre , M. Schultz me fixait avec la même passion que si j'avais été Julie. Je m'aperçus que cela me donnait aussi un air de contrainte. Ainsi , reprenant la lettre : “ Je vais , lui dis-je , vous répondre article par article. Vous ne vous êtes pas trompé : vous pouvez vous flatter d'être aimé . . . „ Ici , il me saisit la main avec le transport le plus vif. “ Laissez-moi achever , continuai - je. L'aveu que vous faites n'est pas nouveau. Vous avez touché un cœur qui était trop vivement affecté pour avoir pu vous oublier. Je vous permis d'espérer , parce que j'augurais avec beaucoup de certitude un heureux avenir. Je vous répète aujourd'hui la même permission ; & vous pouvez en faire l'usage convenable pour obtenir le terme de vos vœux. Depuis que nous nous en sommes entretenus avec M. Stahl , nous connaissons très-exactement
l'état

l'état de votre fortune. J'espère qu'à cet égard, vous n'avez rien à craindre. Mais si vous préférez à l'emploi de conseiller de la cour à Königsberg la vocation qui vous est offerte à Pétersbourg, il n'y a absolument plus rien à faire pour vous. Je vous avoue, en rougissant, qu'une passion très-vive a trop parlé en votre faveur, pour que jusqu'ici votre sort puisse être douteux; autant du moins qu'il peut dépendre du suffrage d'une jeune personne. (En parlant ainsi, je sentis que je rougissais: j'avais honte en effet que Julie fût allée assez loin pour autoriser le ton de confiance qui regné dans cette lettre. Je voyais aussi avec chagrin, que malgré tout son amour, il ne pouvait pas déguiser sa vanité. Je ne compris pas ce qu'il dit d'un sacrifice; mais j'évitai de lui en demander l'explication; persuadé que je l'aurais de Julie, qui m'en l'a donnée. Elle a appris de sa tailleuse, qu'il a eu des liaisons très-intimes avec la fille d'un professeur de l'université.) Passant donc cet article sans en faire mention; je lui rendis sa lettre en relevant la dernière phrase. « Vous auriez pu deviner, lui dis-je, qu'à cet âge, & dans ces circonstances, on n'était pas encore maîtresse de soi. Voyez donc à gagner M. Puff... »

Il m'interrompit. « M. Puff, » s'écria-t-il

en changeant tout-à-coup l'air de satisfaction que lui avaient donné les bonnes nouvelles qu'il venait d'apprendre, M. Puff! J'ai cru qu'il m'était tout à fait contraire. »

Vous vous êtes trompé, lui dis-je en souriant; il a de vous l'opinion la plus favorable.

C'est pour moi une énigme indéchiffrable! »

« Je vous renvoie à lui-même : observez sans préjugé sa conduite; vous trouverez, sans avoir besoin de beaucoup de pénétration, qu'il pense de vous comme je viens de le dire. »

Il continuait à me regarder d'un air étonné, & à ma très-grande joie, il garda un profond silence. Quelque charmée que je fusse de voir que ses dispositions à l'égard de Julie étaient toujours les mêmes, j'étais très-embarrassée de souffrir toutes les folies d'un amant qui soupirait, qui me baissait la main, qui s'inclinait profondément, & qui faisait en général des mouvemens qui me semblaient aussi ridicules qu'ils auraient flatté Julie, ou moi-même, si j'avais été à sa place. — Nous continuâmes donc à avancer, jusqu'à ce que nous aperçûmes le carrosse qui nous attendait derrière un buisson. M. Puff me demanda, d'un air que M. Schultz aurait dû comprendre sans la moindre peine, s'il

pouvait déjà nous recevoir. Son air était si gracieux, que M. Schultz y aurait, s'il avait été plus tranquille, trouvé la confirmation de ce que je lui avais dis.

M. Gros trouva un prétexte pour me tirer à part, afin qu'il pût être instruit du succès de ma négociation. Je lui fis voir la lettre à Julie. "Ce ton me déplaît, dit-il en branlant la tête; mais l'état de Julie me fait craindre qu'elle ne soit obligée de prendre cet homme, quoiqu'il ne soit pas celui qu'elle mérite. Faites en sorte, mademoiselle, que l'affaire ne soit pas poussée trop vivement. Il n'y a guère moyen de reculer; mais il est peut-être nécessaire qu'une personne aussi pleine de vanité, n'obtienne pas son bonheur dès le premier mot. „ Il nous quitta bientôt après, & nous revînmes.

M. Puff s'occupait de M. Schulz avec un empressement qui me fit voir qu'il lui en coûtait beaucoup pour me tenir parole. Il n'y manqua pas cependant; car il fit comme s'il ne me connaissait pas. M. Schultz fut convaincu que M. Puff ne lui était pas contraire, quoiqu'il ne pût pas concevoir d'où pouvait venir un si grand changement. C'est ce qu'il me dit dans un moment d'entretien particulier. J'avoue que je ne conçois pas pourquoi les dispositions favorables de

M. Puff lui paraissent si extraordinaires ; car elles ont été telles dès le commencement : d'ailleurs, la main de Julie ne dépend pas directement de lui. Quoi qu'il en soit, M. Schultz manqua l'occasion de lui parler de son affaire , quoique sur ce qu'il me demanda, à qui faut-il m'adresser, je l'ai renvoyé à l'oncle de Julie. Il nous quitta à la porte de la ville. Il me baïsa la main avec le même feu que si j'étais la future, & me demanda mes ordres pour la suite. Je lui conseillai de s'occuper dès aujourd'hui de son brevet de conseiller, & il me le promit d'un ton triomphant.

Julie nous attendait avec la plus vive impatience. " Eh bien ! dit M. Puff, tout est en règle. Le jeune homme pense comme toi, & tu penses comme ta mere pensait il y a vingt ans. Plût à Dieu que toutes pensassent de même ! „ Ces derniers mots furent accompagnés d'un soupir & d'un coup-d'œil jeté de mon côté. Il se remit cependant, & il sortit, --- peut-être fort à propos pour moi ; car mon cœur était très-faible. Je crains de manquer la poste. Adieu, ma très-chere maman. SOPHIE.

P. S. J'ose à peine vous demander pardon de n'avoir pas demandé à M. Gros des éclaircissemens sur son origine. Peut-être vaut-il mieux aujourd'hui, comme toujours,

vous dire simplement la vérité. Je l'ai oublié. Mon cœur est tellement pressé de toutes parts, que cette négligence ne vous surprendra pas, quoique vous ne fussiez pas vous y attendre. Dès que je serai tranquille (ce qui ne tardera pas, car il est injuste de laisser plus long-tems M. Puff en suspens) je réparerai cette faute. --- Si seulement je savais comment rattraper mes boucles !

J'oubliais de vous dire qu'Hortense est malade.

III. *Eloge d'un homme utile.*

EN ouvrant cette lettre, mon ami, vous vous attendez à y trouver de la gaieté ou des détails intéressans sur les pays que j'ai parcourus, & vous ferez trompé; d'autres soins, d'autres pensées m'occupent & me remplissent : je viens parler à l'ami qui me reste, de celui que j'ai perdu. Vous ne connaissiez pas cet ami ; mais il était digne d'être connu de vous, il est digne de vos regrets : en vous faisant partager les miens, c'est les rendre plus doux, & en quelque manière m'en distraire : permettez-moi donc de me livrer à ce qu'ils m'inspirent.

M. Löhre était né à Geneve : son pere était allemand, & son nom l'annonce : il était ferrurier, & très-honnête homme : ce

dernier titre me paraît être aux yeux de la raison, & lorsqu'il est donné par la voix publique, le véritable & seul titre de noblesse. Le vulgaire des gens du bel air en ferait moins flatté sans doute, que de celui de noble donné à ses ancêtres sur de vieux papiers, & souvent par une raison très-ignoble : un amour-propre mal entendu, la vanité seule s'en glorifie; mais que d'idées consolantes nous présente le souvenir d'un pere honnête homme! Son nom attire sur nous les regards de bienveillance de tous ceux qui le connurent; & l'estime qu'on eut pour lui, s'étend sur le fils : on ne le prononce pas sans l'entendre louer, sans qu'on y joigne quelque épithète honorable : souvent il fait citer des traits d'honnêteté & de sagesse, qui nous élèvent, qui nous inspireraient l'amour du bien, quand il ne serait pas déjà dans notre cœur. En s'honorant de ce que fut son pere, on apprend à s'honorer soi-même. Enfin, soit que l'adversité nous opprime ou que la fortune nous flatte, on jouit de la réputation qu'il s'acquit, ou des amis qu'il mérita. Mais revenons à M. Löhner : je ne vous parlerai pas de sa jeunesse, elle n'offre rien d'intéressant : il apprit à peindre en émail, y fit de grands progrès, & y déploya de grands talens. Il se rendit à Paris pour s'y perfectionner, &

y porta un sens droit, une ame sensible, ouverte à tous les goûts honnêtes : il sentait bien, s'exprimait avec force, pensait avec justice. Paris lui donna plus de graces, de l'énergie & de l'étendue à son art, & il devint un homme de goût & un bon peintre en miniature : il en acquit la réputation sans avoir de prôneurs & sans se mettre à la mode parmi les dames. Son ton, quoique gai & facile, ne fut jamais léger & frivole. Il revint dans sa patrie, & n'y parut point étranger, ce qui cependant est assez ordinaire à ceux qui vivent long-tems à Paris : son bon sens naturel le préserva de cette espece de ridicule : il vécut dans le sein de sa famille qu'il aimait & dont il était aimé : il avait mérité de l'être. Depuis long-tems son pere n'était plus, & il en remplissait les devoirs ; il s'en était chargé du moment où il l'avait pu ; il allait diriger ses freres & ses soeurs par ses conseils, il les aidait & les secourait. Ce fut alors seulement que j'appris à le connaître. Sa patrie était encore agitée par une suite des secousses qu'elle avait éprouvées. Il aurait pu se faire distinguer dans le parti que la naissance lui avait assigné, & qui alors paraissait être celui qui élevait les plantes les plus justes ; mais il avait réfléchi sur les gouvernemens ; il en connaissait les principes & la fin ; il vit le but

où il fallait tendre, & pesa les obstacles qu'il devait vaincre. Il sentit ses forces & n'espéra pas d'être utile. « D'ailleurs, disait-il, je ne puis me laisser conduire; je sens que je puis & voudrais bientôt conduire moi-même, & je me trouverais alors dans cette situation difficile & dangereuse, où le bien public réclamé ne paraît qu'un prétexte, & la sincérité, la franchise, qu'un piège où l'on peut n'aspirer qu'à la paix, & être accusé, même avec vraisemblance, de tramer une conjuration. » Il voulut vivre en paix, & s'éloigna encore de sa patrie. Cette manière de penser, ces réflexions sont rares dans un homme qu'animent encore la chaleur & l'éclat de la première jeunesse, & que tout semblait livrer au plaisir : il avait une taille riche, une physionomie agréable, un teint frais & coloré, des yeux pleins de feu, une conversation animée & facile : ces avantages qui l'excitaient à se répandre & lui ouvraient l'accès des sociétés les plus brillantes, n'ôtèrent rien à la solidité de son esprit. Son second voyage à Paris ne l'y fixa pas ; il désirait voir l'Angleterre & connaître les Anglais : un vol qu'on lui fit, le détermina. Il avait fait établir une montre d'or, & l'avait ornée d'une de ses peintures : c'était un jeune homme tenant dans ses bras son jeune frère endormi, & qu'il regardait avec

tendresse : rien de plus frais & de plus gracieux que ces deux figures ; elles semblaient respirer , elles attachaient & inspiraient les sentimens les plus doux. Celui qui la lui enleva était passé en Angleterre , & l'avait vendu à un juif , de qui il la racheta. Il la confia bientôt à un de ses compatriotes , qui sous un bel extérieur , cachait un vil libertin : cet homme la mit en gage & s'enfuit. M. Löhr le poursuit & l'atteint ; il l'oblige de lui déclarer l'usage qu'il en a fait , & l'abandonne. *Je pourrais , lui dit-il , te faire punir ; mais je te pardonne ; & ce pardon , tu le dois , non à l'amitié que tu as trahie , & que tu me fais rougir d'avoir eue pour toi , mais à la pitié & au mépris.* Il revint acheter sa montre une seconde fois.

Il demeura quelque tems encore en Angleterre , & trop pour ses amis : il y prit les germes de la maladie qui l'a conduit lentement à la mort. Déjà languissant , il consulta un médecin anglais , qui lui conseilla de retourner dans sa patrie , & de n'y vivre que de lait. « Si vous prenez une fois des remèdes , lui dit-il , vous êtes perdu. » Il vint dans un village de Suisse , y vécut de lait , & paraissait reprendre des forces ; mais durant l'hiver il lui fallait un autre asyle , & il choisit Vevai : là , il vit un médecin ,

prit des remèdes, dépérit chaque jour, & mourut enfin, comme un homme qui s'endort, le 7 juin 1778, âgé de trente-deux ans.

Je l'avais revu lorsque le tombeau s'ouvrait lentement sous ses pas, & il m'avait inspiré l'intérêt le plus vif & le plus tendre. Ses connaissances, un goût sûr, des sentimens qui se peignaient dans ses regards, dans ses discours & dans toutes ses actions, le rendirent cher à toutes les personnes estimables qui l'environnaient, qui le voyaient avec douleur descendre chaque jour une marche pour s'approcher de sa tombe, qui faisaient de vains efforts pour le retenir, & l'ont perdu avec désespoir. Sa mort prévue depuis un an, a fait verser des larmes amères à sa famille.

Il conserva son imagination, sa raison & son art jusqu'à son dernier jour : deux jours avant sa mort, il avait esquisé un portrait. Ses projets l'égarèrent dans l'avenir ; il voulait revenir à Genève, & passer le mois d'août avec moi ; il voulait peindre ma famille ; il projetait encore, quand la mort a terminé ses espérances & les nôtres.

Il peignait également bien en émail & en miniature ; il possédait le tact le plus fin & le plus exercé ; on semblait revivre sous sa main quand il dessinait vos traits. *Il pos-*

fédait, à un degré éminent, la couleur variée de chaque visage, & sur-tout la finesse du pointillage si essentielle en miniature : son ouvrage ne perdait rien à être vu au microscope : il entendait l'art rare & difficile de rompre ses couleurs, de varier ses tons, de les multiplier pour produire l'harmonie & l'illusion : rien de plus doux que ses portraits en miniature, de plus frais & de plus gracieux que ceux en émail. C'est l'éloge qu'en fait un élève de M. Greuse, & très-bon peintre lui-même. Pour moi, sans connaître les finesse de son art, j'ai toujours admiré le choix des situations qu'il donnait à ses personnages, l'intérêt qu'ils inspiraient, les sentimens qui les animaient. Il est mort ; & tant d'hommes inutiles ou vils, pressent de leur poids la terre qui les porte avec indifférence.





QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

C*onstantinople.* Le ministre de Russie en cette cour ayant reçu par un bâtiment expédié de la Crimée, des dépêches importantes, fit demander une conférence au reis-effendi, à laquelle assisterent les autres membres du divan, chargés de négocier avec lui. Ces dépêches avaient pour objet des propositions dressées par Sahib-Gueray lui-même, & l'on prétend qu'elles sont de nature à applanir toutes les difficultés qui subsistent entre sa hauteesse & lui, & à obtenir enfin de la Porte qu'elle le reconnaisse en qualité de kan de la Crimée. On croit que de pareilles ouvertures, appuyées d'ailleurs par les principaux Myrses & par la Russie elle-même, ont fait impression sur l'esprit des ministres Ottomans; que le bâtiment qui les a apportées sera réexpédié incessamment pour la Crimée; qu'un petit navire russe, détenu ici depuis long-tems, obtiendra la

permission de se rendre dans la presqu'isle, & que depuis cette époque on travaille sérieusement de part & d'autre aux moyens de maintenir & d'affermir la paix entre les deux empires. Cependant toutes ces négociations ne ralentissent point l'humeur guerrière du capitain-pacha, qui se dispose à joindre avec six vaisseaux de ligne la flotte qui croise dans la mer Noire. Il arrive chaque jour des troupes d'Asie, que l'on répartit d'abord dans les environs de cette capitale, & qui défilent ensuite sur la mer Noire, où l'on a dessein de former un camp. En comparant les préparatifs militaires qui se continuent avec la résidence tranquille du ministre de Russie en cette cour, on est porté à conjecturer que le grand-seigneur attend, pour prendre une dernière résolution, que les hostilités aient commencé en Allemagne.

La peste continue de faire d'affreux ravages dans cette capitale, & le peuple alarmé des suites de ce fléau ne s'occupe presque plus de la guerre avec la Russie.

On assure toujours que tous les différends entre la Porte & la Perse sont terminés; que des députés de Kerim-Kan doivent se rendre à Bagdad pour traiter de la paix avec le pacha de cette ville, & que le commerce de la Syrie, interrompu depuis long-tems, fera bientôt rétabli sur l'ancien pied. La

disette qu'éprouvent quelques provinces de l'empire ayant donné lieu à une révolte de la part du peuple d'Alep, la Porte y a fait transporter des vivres & donné ordre de faire les recherches les plus rigoureuses contre les monopoleurs.

M. de Boscamp, qui a résidé pendant 14 mois en cette capitale, en est parti, laissant son secrétaire chargé des affaires de Pologne.

R U S S I E.

Pétersbourg. La cour a reçu la réponse à la notification faite par le général Romanzow au grand-visir touchant la dernière révolution survenue dans la Crimée. On juge que cette réponse n'a pas été satisfaisante, puisqu'immédiatement après sa réception, quatre régimens de la division d'Ingrie & plusieurs autres de celle de Livonie ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher. Ils doivent remplacer en Pologne les troupes qui s'y trouvent, & celles-ci renforceront l'armée qui campe sur les frontières de la Turquie & de la Crimée.

Les ministres des cours de Vienne & de Berlin ont de fréquentes conférences avec l'impératrice, mais séparément. On conjecture qu'elles ont pour but de travailler à terminer les différends survenus entre ces deux puissances au sujet de la Bavière, &

dans lesquels il ne paraît pas que la Russie veuille prendre parti.

Il est arrivé des dépêches de la Crimée , & le bruit s'est répandu que la cavalerie Russe qui s'y trouve se retire dans le Cuban pour se procurer des fourrages.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Le camp que S. M. a donné ordre de former près de Fredericksberg , est composé de treize mille hommes commandés par le prince de Brunswick-Bevern , & manœuvre tous les jours. Le prince Ferdinand de Brunswick qui a pris cette occasion pour venir voir le roi & la reine Julie sa sœur , est arrivé au château de Christianbourg , où on lui a préparé un logement. Le roi de Suede , accompagné des deux princes ses freres & de quelques officiers généraux , est arrivé dans ce camp , sans être attendu. Malgré l'incognito qu'il gardait sous le nom de comte de Gothland , il a été aisément reconnu , a vu faire les grandes manœuvres , a mangé avec la famille royale , & est reparti le lendemain après avoir invité les deux princes de Brunswick à venir voir aussi le camp de Ladugard.

Le prince Charles de Hesse-Cassel , gouverneur des duchés de Sleswick & de Holstein , a pris la route de l'Allemagne , & se rend à l'armée Prussienne en Silésie , où l'on

croit qu'il fera là campagne avec le prince héréditaire de Hesse-Cassel son frere.

Une société de négocians de cette ville ayant proposé au gouvernement de faire le commerce des Indes occidentales , le roi lui a accordé un privilege exclusif pour 25 ans , & a nommé six directeurs & deux administrateurs ; l'un de ces derniers résidera toujours dans cette capitale & l'autre dans l'isle de S. Thomas.

La cour a résolu de compléter les garnisons de cette isle & des deux autres qui sont sous la domination. On y fait aussi passer un grand nombre d'artisans de différentes professions , qui seront transportés aux frais de la compagnie.

S U E D E.

Stockholm. Le camp de Ladugard n'est composé que de quelques regimens de la maison du roi. Tous les officiers & les soldats sont vêtus selon le costume national adopté par la cour. Il s'établit dans le royaume sans aucune répugnance. Les magistrats des villes & tous les citoyens aisés s'empressent de le prendre , & les autres attendent le moment d'en faire de même.

On dit que la reine douairiere fera cet été un voyage dans la Poméranie Suédoise , province qui fleurit sous le regne actuel , par l'abolition des impôts & la fondation

de plusieurs établissemens utiles , qui y ont fait renaitre l'industrie.

Le ministre de la cour de Berlin ayant sollicité de nouveau S. M. au nom du duc de Deux-Ponts , d'accorder ses bons offices pour faire maintenir le traité de Westphalie , on assure qu'il lui a été répondu " que quoique S. M. & ses ancêtres aient toujours été liés d'amitié & d'affection avec la maison de Deux-Ponts , & aient dans tous les tems cherché à l'obliger , S. M. persuadée que dans la circonstance actuelle la justice de l'empereur & l'attachement naturel de l'électeur Palatin pour ceux qui ont des prétentions sur son héritage , les porteront à arranger pour le mieux les affaires de la succession de la Baviere , croit qu'il est inutile aujourd'hui de réclamer la garantie du traité de Westphalie ; mais dans le cas où les libertés & les privileges des princes de l'empire seraient attaqués , elle s'opposera à ce qu'il soit fait aucune infraction à ce traité. „

P O L O G N E.

Varsovie. On commence à croire que la convocation de la diete nationale n'est pas aussi prochaine qu'on l'avait cru d'abord , quoique l'on ne ralentisse pas dans plusieurs vaivodies particulieres les préliminaires accoutumés. Bien des personnes pensent que

cette assemblée produira peu d'effet , à moins que l'on ne forme une confédération pour expédier les affaires. Il devra y être beaucoup question , à ce qu'on prétend , d'appliquer aux besoins pressans de l'état , une partie des revenus immenses dont jouissent les abbayes & les couvens en Pologne. Mais ce projet annoncé un peu trop à l'avance , rencontrera de la part de ceux qui possèdent ces biens-là , de grands obstacles dans son exécution.

Le conseil permanent a reçu plusieurs couriers de Vienne & de Berlin , dont les dépêches ont donné lieu à des assemblées extraordinaires. Les Turcs prennent des mesures pour mettre la Valachie & la Moldavie en état de défense , & la cour de Vienne en fait de même par rapport à la Transylvanie. On assure que le nouvel hospodar de Moldavie , soupçonné d'entretenir comme son prédécesseur une correspondance secrète avec la cour de Russie , a été étranglé par ordre de la Porte.

A L L E M A G N E.

Vienne. Suivant les lettres de la Bohême , il s'est fait de grands changemens par rapport à l'armée que commande en Moravie le duc de Saxe-Teschén , puisqu'au lieu de rester en entier dans cette province pour la garantir de toute invasion , il n'y est de-

meuré qu'un corps d'environ quatorze mille hommes; & tout le surplus, ayant le duc lui-même à sa tête, s'est mis en marche pour la Bohême.

Si la durée des négociations entre l'empereur & le roi de Prusse, de même que la correspondance particulière entre le dernier de ces deux souverains & l'impératrice-reine, ont permis d'espérer qu'elles parviendraient enfin à prévenir la guerre terrible dont l'Allemagne est menacée, on ne peut plus douter aujourd'hui de l'inefficacité de tout moyen de conciliation, non-seulement par les deux mémoires responsifs l'un à l'autre que ces deux cours ont fait publier, mais encore par la nouvelle que l'on vient de recevoir que les hostilités sont commencées, & que l'armée Prussienne ayant passé les frontières de la Bohême, a pénétré dans ce royaume, en même tems qu'un autre corps est entré en Saxe & dans la Lusace.

Berlin. Le 1^{er} de ce mois, le prince Henri de Prusse est parti de cette capitale, emmenant avec lui le corps d'infanterie, de cavalerie & d'artillerie qu'on y avait rassemblé, & qui est destiné à se joindre à l'armée Saxonne, dont ce prince aura le commandement en chef. Comme son départ n'a eu lieu qu'après la réception d'un courrier dépêché de l'armée de Silésie, on ne

peut l'envisager que comme une nouvelle preuve que la guerre est inévitable. Ce qui le confirme encore, c'est que le comte de Cobenzel, ministre de la cour de Vienne, a fait publier dans cette ville, que quiconque aurait des prétentions à former contre sa maison, devait les produire avant le 8 du mois.

Dresde. Notre cour avait proposé à celle de Vienne de garder la neutralité pendant la guerre si elle avait lieu ; mais on n'avait voulu y consentir qu'à condition que l'électeur céderait pour deux ans à l'empereur la forteresse de Königstein, accorderait aux Autrichiens la libre navigation dans tous ses états, & réduirait ses troupes au nombre de quatre mille hommes : ce qui était manifestement de nature à ne pas pouvoir être accepté.

L'armée Saxonne s'est donc mise en marche, sous les ordres du général de Mollensdorf, & après avoir passé l'Elbe sur un pont de bateaux construit près de cette capitale, elle est allée occuper les postes qui lui sont assignés sur les frontières de la Bohême.

Depuis que l'armée a changé de position, tout est en mouvement dans les environs de cette capitale, & l'on y fait des préparatifs comme si la Saxe allait devenir le théâtre de la guerre. Il s'est déjà commis

quelques hostilités sur les frontieres de Boheme, où les Croates ayant tenté de surprendre un poste avancé de troupes Saxonnnes, ont été repoussés avec perte. On leur a fait quelques prisonniers que l'on a transportés à Dresde.

Le ministre de la cour de Vienne a déjà fait toutes ses dispositions pour quitter cette résidence, & n'attend plus qu'un dernier ordre.

Comme on craint que le corps d'Autrichiens, commandé par le prince de Liechtenstein, ne fasse une invasion dans la Saxe dès que les troupes Prussiennes qui sont près de Hall se mettront en marche pour pénétrer dans la Baviere par le Voigtland, on a renforcé celles qui campent à Pirna.

Ratisbonne. Il paraît toujours de nouveaux mémoires relatifs à la grande affaire qui occupe l'Allemagne entiere, mais elle n'a point été portée à la diete. Les puissances qui y sont intéressées, après avoir négocié les armes à la main, ne sont rien moins que disposées à la soumettre au jugement d'un tribunal. Bien loin que la maison d'Autriche ait dessein de restituer en tout ou en partie ses nouvelles acquisitions dans la Baviere, elle prend au contraire ses mesures pour y établir le même gouvernement que dans ses autres états, & vient de

publier une ordonnance qui porte que l'on pourra appeler au grand tribunal de justice à Vienne, de toutes les sentences rendues par les régences de Baviere.

On apprend qu'il se fait dans l'électorat de Hanovre une augmentation considérable de troupes; & que tous les régimens ont ordre de se tenir prêts à marcher pour être employés, suivant les apparences, plutôt en Allemagne qu'en Amérique. Cependant on n'en connaît point au vrai la destination.

Munich. L'assemblée extraordinaire de états de la Baviere a tenu sa premiere séance le 18 du mois dernier. La commission électorale redouble ses efforts pour s'opposer à l'extension que les agens de la cour de Vienne veulent donner aux districts qu'elle réclame. Mais loin d'avoir pu y réussir, cette cour forme de nouvelles prétentions sur les salines de la Baviere, qui sont l'une des principales richesses de cet électorat, & vient de faire marcher quelques troupes vers les frontieres du Tyrol. On répare les fortifications d'Ingolstadt, & l'on y a fait passer une grande quantité d'artillerie & de munitions. Les états ont demandé à l'électeur une augmentation de troupes, offrant d'en supporter la dépense.

Hambourg. C'est en vain que l'impératrice de Russie a offert sa médiation, & pré-

senté un plan d'accommodement pour prévenir la guerre affreuse dont l'Allemagne est évidemment menacée. Ce plan , que le roi de Prusse a goûté après quelques objections , a été rejeté par l'empereur , qui n'a voulu se dessaisir d'aucun des districts dont il s'est emparé dans la Baviere , ni céder la moindre partie de ce qui lui reste de la Silésie. C'est en conséquence de ce refus que toute négociation entre ces deux souverains a été rompue , & que la cour de Berlin a demandé à celle de Russie les soixante mille hommes que celle-ci s'est engagée de lui fournir par le dernier traité conclu entre les deux puissances. On prétend même que l'impératrice , peu satisfaite du mauvais succès de son entremise , serait disposée à aller beaucoup au-delà du secours stipulé.

Le ministre électoral de Hannovre auprès de la diete , a déclaré verbalement , que le roi son maître étant persuadé que la conduite de la cour de Vienne est contraire à toutes les loix en général , & directement opposée à la capitulation & aux constitutions de l'empire , il ne pouvait qu'insister sur le réquisitoire à faire au nom de la diete à S. M. I. pour la supplier d'évacuer incessamment tous les états de la basse-Baviere , dont elle s'est mise en possession , & de remettre ses prétentions , conjointement avec

celles des autres héritiers , à la décision de toute le diete.

Francfort. Les lettres de Berlin confirment la marche des troupes prussiennes sous les ordres du prince Henri , munies d'une artillerie très-nombreuse & de tout ce qui est nécessaire pour entrer en campagne. Elles ont pris directement la route de Dresde. Il paraît un manifeste écrit en français , ayant pour titre , *Exposé des motifs qui ont engagé S. M. le roi de Prusse à s'opposer au démembrement de la Baviere.* Il ne tardera pas à être traduit & publié en allemand. Le comte de Cobenzel a quitté Berlin le 8 de ce mois ; & l'on apprend que le même jour le baron de Riedesel , ministre du roi de Prusse , & M. Jacobi , résident de la même cour à Vienne , en sont également partis.

Suivant des avis récents de la Bohème , l'armée prussienne , formée en Silésie , ayant passé les frontières de ce royaume , s'est avancée de manière qu'elle se trouve en vue de l'armée impériale , entre Jaromits & Konigingratz. C'est le 8 de ce mois que s'est effectuée cette marche , que le général Autrichien , qui commande dans ce quartier - là , n'avait pas pu empêcher. Quelques jours auparavant , des Prussiens avaient fait un fourrage en Bohème , & sept mille hommes de leurs troupes s'étaient rendus

maîtres de la petite ville de Nachob, située sur les frontières du comté de Glatz, après en avoir chassé & même repoussé jusqu'à Königgratz les Croates chargés de défendre ce poste. Cette irruption imprévue a empêché, dit-on, l'exécution du plan qu'avait formé l'empereur, de pénétrer dans la Lusace, & le dessein du prince de Liechtenstein, d'entrer en Saxe & de s'emparer de Dresde & des gros magasins qu'on y a rassemblés.

Dès que la nouvelle de l'entrée des Prussiens en Bohême a été reçue à Vienne, l'impératrice-reine a fait assembler tous ses ministres, & l'on a dépêché des couriers à Paris & à Pétersbourg.

I T A L I E.

Rome. S. S. a conféré la légation de Ferrare au cardinal Caraffa; & celle de la Romagne, au cardinal Valenti, qui a été successivement nonce du saint siége en Suisse & en Espagne.

Naples. Depuis l'abolition de la compagnie de Jésus, les biens qu'elle possédait dans ce royaume étaient confiés à une junte d'éducation; mais on s'est aperçu qu'ils avaient déjà essuyé une diminution considérable. Le roi, pour obvier dans la suite à un pareil inconvénient, s'est déterminé à les réunir à son fisc, comme biens vacans.

On en paiera annuellement une rente fixe à la junte, & l'on épargnera ainsi les hauts appointemens alloués à ceux qui étaient chargés de cette administration.

Florence. Le privilege de fabriquer des étoffes de soie, qui depuis très long-tems était restreint aux seuls habitans de cette ville & de celle de Pise, vient d'être aboli par son S. A. R. le grand-duc, qui accorde à cet égard permission illimitée à tous ses sujets.

Bastia. Six bâtimens chargés de farine pour les troupes, & plusieurs autres qui l'étaient de canons, de fusils & d'une grande quantité de munitions de guerre, sont arrivés successivement dans les différens ports de cette isle. Leur commandant a apporté l'ordre de mettre les forteresses & tous les endroits exposés à une descente, dans le meilleur état de défense possible. On attend de plus un renfort de huit bataillons de troupes françaises. Ces précautions semblent annoncer que dans les conjonctures actuelles, cette isle pourrait avoir quelque invasion à craindre de la part des ennemis.

E S P A G N E.

Madrid. C'est prématurément que les papiers publics, en se fondant sur des avis reçus de Paris, ont annoncé l'arrivée de la flotte du Mexique dans le port de Cadix,

qui n'a eu lieu qu'à la fin du mois dernier. Elle y ferait cependant entrée beaucoup plus tôt, si elle n'avait pas reçu ordre dans sa traversée de relâcher aux isles Açores, & d'y attendre quelques vaisseaux de guerre que la cour avait envoyés au-devant d'elle, pour l'escorter & la préserver de toute rencontre fâcheuse.

Le marquis d'Almodavar, nommé ambassadeur en Angleterre, est parti pour se rendre à sa destination.

On apprend de Lisbonne, que le traité dernièrement conclu entre l'Espagne & le Portugal, ayant été ratifié par les deux puissances contractantes, il en avait été remis des copies à tous les ministres étrangers.

F R A N C E.

Paris. Le ministère semble fixer particulièrement son attention sur les moyens d'augmenter les forces navales du royaume & d'encourager le service de la mer. On assure qu'en conséquence le roi a recommandé au duc de Chartres de rétablir l'harmonie entre les corps de la marine royale & de la marine marchande. S. A. pour se conformer aux intentions de S. M. témoigne beaucoup de bienveillance aux officiers pris de ce dernier corps; & les deux capitaines-marchands qui servent sur son bord, sont ad-

mis chaque jour à sa table. Il vient de paraître une déclaration, par laquelle le roi exempté les gens de mer, de logemens de soldats, de réparations de chemins & d'autres charges pendant le tems de leur service, & encore quatre mois après.

S. A. le duc de Chartres, nommé par S. M. inspecteur de la flotte équipée dans le port de Brest, en a exercé assiduellement les fonctions. Il y a même eu des simulacres de combats & de descentes à terre en pays ennemi.

Le sieur de la Clocheterie, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate du roi *la Belle-Poule*, ayant rencontré en mer une escadre anglaise, une frégate faisant partie de celle-ci, s'approcha de son bâtiment jusqu'à la portée du pistolet, & lui signifia l'ordre d'aller parler à son amiral. Sur le refus qu'en fit l'officier Français, l'Anglais lui lâcha sa bordée, & il s'engagea un combat qui dura pendant cinq heures, après quoi la frégate anglaise fit vent arrière & fut rejoindre en mauvais état son escadre. M. de la Clocheterie, ne pouvant pas la poursuivre sans tomber au milieu des vaisseaux anglais, prit le parti de courir sur terre & d'aller mouiller dans un lieu rempli de roches, d'où, après avoir raccommodé sa mâture, il a eu le bonheur de se tirer sans

accident & d'entrer dans le port de Brest, quoiqu'observé & gardé à vue par deux vaisseaux ennemis. S. M. informée de la bravoure de cet officier & de sa bonne conduite, lui a accordé un brevet de capitaine de vaisseau, & a assigné diverses récompenses aux officiers, matelots & soldats qui composaient son équipage. A cette première hostilité de la part des Anglais, s'est jointe la prise par eux faite de la frégate *la Licorne*, & d'un autre bâtiment français. L'on prétend que le roi a envoyé à Londres un brigadier des armées, pour en demander satisfaction.

M. le maréchal de Broglie a établi son quartier général à Bayeux. Il aura sous ses ordres soixante bataillons & vingt-cinq escadrons. Les officiers généraux qui commandent sous lui, ont dû être rendus au camp le premier de ce mois.

Il s'en formera un second en Flandres, commandé par le prince de Condé; & son premier officier général sera le comte de Maillebois. Ainsi les préparatifs de guerre, le long des côtes, s'étendent depuis Nantes jusqu'à Dunkerque. Il a de plus été donné ordre à vingt-quatre nouveaux bataillons, & à quelques escadrons, d'aller renforcer les troupes qui se trouvent déjà rassemblées dans ces mêmes provinces.

Enfin la flotte de Brest, commandée par

M. le conte d'Orvilliers, a mis à la voile le 8 de ce mois. Elle est divisée en trois escadres, & forte de trente-deux vaisseaux de ligne, avec plusieurs frégates & autres bâtimens plus petits, faisant en tout cinquante-cinq voiles, & montée de vingt-six mille quatre cents hommes d'équipage.

Les corsaires anglais, & sur-tout ceux de Jersey & de Guernesey, continuant à s'emparer des vaisseaux marchands français, même de ceux qui viennent directement des possessions nationales en Amérique, le roi a envoyé des lettres de marque & de représailles pour être distribuées dans tous les ports à ceux qui voudront armer pour aller en course contre les sujets de la Grande-Bretagne. S. M. en se délistant de son droit sur les prises qu'ils feront, & le grand-amiral en faisant de même, a donné des ordres dans les arsenaux de marine de fournir aux armateurs tout ce qui pourra leur manquer en canons, armes, munitions de guerre, & agrès même. Les honneurs militaires & les avancements dans la marine royale seront la récompense de ceux d'entr'eux qui se feront distingués par quelque action de valeur. On assure qu'il s'en trouve déjà un grand nombre prêts à mettre en mer. De plus, S. M. vient d'autoriser l'amiral de France à délivrer aussi des lettres de marque dans

le même objet, & lui a adressé le 10 de ce mois la lettre suivante.

« Mon cousin. L'insulte faite à mon pavillon par une frégate du roi d'Angleterre, envers ma frégate la *Belle-Poule*; la saisie faite par une escadre anglaise, au mépris du droit des gens, de mes frégates la *Licorne* & la *Pallas*, & de mon hourque le *Coureur*; la saisie en mer & la confiscation des navires appartenant à mes sujets, faites par l'Angleterre, contre la foi des traités; le trouble continuel & le dommage que cette puissance apporte au commerce maritime de mon royaume & de mes colonies de l'Amérique, soit par ses bâtimens de guerre, soit par les corsaires dont elle autorise & excite les déprédations : tous ces procédés injurieux & principalement l'insulte faite à mon pavillon, m'ont forcé de mettre un terme à la modération que je m'étais proposée, & ne me permettent pas de suspendre plus long-temps les effets de mon ressentiment. La dignité de ma couronne, & la protection que je dois à mes sujets, exigent que j'use enfin de représailles, que j'agisse hostilement contre l'Angleterre, & que mes vaisseaux attaquent & tachent de s'emparer ou de détruire tous les vaisseaux, frégates, ou autres bâtimens appartenant au roi d'Angleterre, & qu'ils arrêtent & se

faussent pareillement de tous navires marchands anglais, dont ils pourront avoir occasion de s'emparer. Je vous fais donc cette lettre, pour vous dire qu'ayant ordonné en conséquence aux commandans de mes escadres & de mes ports de prescrire aux capitaines de mes vaisseaux de courre sus à ceux du roi d'Angleterre, ainsi qu'aux navires appartenant à ses sujets, de s'en emparer & de les conduire dans les ports de mon royaume, mon intention est qu'en représailles des prises faites sur mes sujets par les corsaires & armateurs anglais, vous fassiez délivrer des commissions en courtes à ceux de mesdits sujets qui en demanderont & qui seront dans le cas d'en obtenir, en proposant d'armer des navires en guerre, avec des forces assez considérables pour ne pas compromettre les équipages qui seront employés sur ces bâtimens. Je suis assuré de trouver dans la justice de ma cause, dans la valeur de mes officiers & des équipages de mes vaisseaux, dans l'amour de tous mes sujets, les ressources que j'ai toujours éprouvées de leur part; & je compte principalement sur la protection du Dieu des armées : & la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Versailles le 10 juillet 1778. »

On

On a été informé que la petite flotte marchande destinée pour les colonies Américaines, & qui avait été escortée jusqu'à une certaine hauteur par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, est heureusement arrivée, tant à Boston, que dans les autres ports voisins.

Le marquis d'Almodavar, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, a passé quelques semaines dans cette capitale, où il avait loué un très-bel appartement. Il y laisse sa famille, & est parti lui seul pour Londres; ce qui semble annoncer qu'il ne croit pas y faire un long séjour.

On assure que la cour a donné ordre dans les différens ports de mer de Bretagne & de Normandie, de traiter avec les négocians pour céder leurs bâtimens au roi, sous des conditions très-avantageuses, & que la proposition a été unanimement acceptée.

La famille de M. de Voltaire se propose de lui faire ériger un monument dans l'église de l'abbaye de Scellieres, avec cette épitaphe très-simple : *Hic jacet nulli legentium ignotus, Franciscus-Maria Arouet de Voltaire, &c.* Les papiers publics ont dit que le prieur de cette abbaye avait été destitué pour avoir permis l'inhumation de cet écrivain célèbre. Il a cherché à se justifier dans une lettre adressée à l'évêque de Troyes, son diocé-

H

sain, en réponse à celle que ce prélat lui avait écrite à ce sujet. Ces deux pièces sont trop intéressantes pour que nous ne mettions pas en entier sous les yeux de nos lecteurs la copie qui nous en est parvenue.

Lettre de monseigneur l'évêque de Troyes au prieur de Scellieres, du 2 juin 1778.

« Je viens d'apprendre, monsieur, que la famille de M. de Voltaire qui est mort depuis quelques jours, s'était décidée à faire transporter son corps à votre abbaye pour y être enterré, & cela parce que M. le curé de S. Sulpice avait déclaré qu'il ne voulait pas l'enterrer en terre sainte.

Je desirer fort que vous n'ayez pas encore procédé à cet enterrement, ce qui pourrait avoir des suites fâcheuses pour vous; & si l'inhumation n'est pas faite, comme je l'espère, vous n'avez qu'à déclarer que vous ne pouvez y procéder, sans avoir des ordres exprès de ma part.

J'ai l'honneur d'être bien sincèrement, monsieur, votre très-humble, &c. *Signé, H. évêque de Troyes.* »

Réponse du prieur de Scellieres.

« Monseigneur, je reçois dans l'instant (à trois heures après midi) avec grande surprise, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du jour d'hier 2 juin. Il y a maintenant plus de vingt-quatre heures que l'inhumation du corps de

M. de Voltaire s'est faite à notre église, en présence d'un peuple très-nombreux. Permettez-moi, monseigneur, de vous faire le récit de cet événement, avant que j'ose vous présenter mes réflexions.

Dimanche au soir 31 mai, M. l'abbé Mignot, conseiller au grand-conseil, notre abbé commendataire, qui tient à loyer un appartement dans l'intérieur de notre monastère, parce que son abbatale n'est pas habitable, arriva en poste pour occuper cet appartement, & me dit, après les premiers complimens, qu'il avait eu le malheur de perdre M. de Voltaire son oncle; que ce monsieur avait désiré, dans ses derniers momens, d'être porté, après sa mort, à sa terre de Ferney; mais que le corps qui n'avait pas été enseveli, quoiqu'embaumé, ne serait pas en état de faire un voyage aussi long; qu'il désirerait, ainsi que sa famille, que nous voulussions bien recevoir le corps en dépôt dans le caveau de notre église; que ce corps était en marche, accompagné de trois parens qui arriveraient bientôt. Aussitôt M. l'abbé Mignot m'exhiba un consentement de M. le curé de S. Sulpice, signé de ce pasteur, pour que le corps de M. de Voltaire pût être transporté sans cérémonie: il m'exhiba en outre une copie collationnée par ce même curé de S. Sulpice; d'une pro-

fession de la foi catholique , apostolique & romaine , que M. de Voltaire a faite entre les mains d'un prêtre approuvé , en présence de deux témoins , dont l'un est M. Mignot notre abbé , neveu du pénitent , & l'autre , M. le marquis de Villevieille. Il me montra en outre une lettre du ministre de Paris , M. Amelot , adressée à lui , & à M. de Dompierre d'Hornoy , neveu de M. l'abbé Mignot , & petit-neveu du défunt , par laquelle ces messieurs étaient autorisés à transporter leur oncle à Ferney ou ailleurs. D'après ces pièces qui m'ont paru & qui me paraissent encore authentiques , j'aurais cru manquer au devoir de pasteur , si j'avais refusé les secours spirituels dus à tous chrétiens , & sur-tout à l'oncle d'un magistrat qui est depuis vingt-trois ans abbé de cette abbaye , & que nous avons beaucoup de raisons de considérer. Il ne m'est pas venu dans la pensée que M. le curé de S. Sulpice ait pu refuser la sépulture à un homme dont il avait légalisé la profession de foi , faite tout au plus six semaines avant son décès , & dont il avait permis le transport tout récemment au moment de sa mort. D'ailleurs , je ne savais pas qu'on pût refuser la sépulture à un homme quelconque , mort dans le sein de l'église ; & j'avoue que , selon mes faibles lumières , je ne crois pas encore que

cela soit possible. J'ai préparé en hâte tout ce qui était nécessaire. Le lendemain matin sont arrivés dans la cour de l'abbaye, deux carrosses, dont l'un contenait le corps du défunt, & l'autre était occupé par M. d'Hornoy, conseiller au parlement de Paris, petit-neveu, par M. Marchand de Varennes, maître-d'hôtel du roi, & par M. de la Houillere, brigadier des armées de S. M. tous deux cousins du défunt. Après midi, M. l'abbé Mignot m'a fait la présentation solennelle du corps de son oncle qu'on avait enseveli. Nous avons chanté les vêpres des morts. Le corps a été gardé toute la nuit dans l'église, environné de flambeaux. Le matin, depuis cinq heures, les ecclésiastiques des environs, dont plusieurs sont amis de M. l'abbé Mignot, ayant été autrefois avec lui séminaristes à Troyes, ont dit la messe en présence du corps, & j'ai célébré une messe solennelle à onze heures, avant l'inhumation, qui a été faite devant une nombreuse assemblée. La famille de M. de Voltaire est repartie ce matin, contente des honneurs rendus à sa mémoire, & des prières que nous avons faites à Dieu pour le repos de son ame. Voilà les faits, monseigneur, dans la plus exacte vérité. Permettez-moi, quoique nos maisons ne soient pas soumises à la juridiction de l'ordinaire, de justifier

ma conduite aux yeux de V. G. Quels que soient les privilèges d'un ordre, ses membres doivent toujours faire gloire de respecter l'épiscopat, & se font honneur de soumettre leurs démarches ainsi que leurs mœurs à l'examen de nos seigneurs les évêques. Comment pouvais-je supposer qu'on refusait ou qu'on pouvait refuser à M. de Voltaire la sépulture qui m'était demandée par son neveu, notre abbé commendataire depuis vingt-trois ans, magistrat depuis trente ans, ecclésiastique qui a beaucoup vécu dans cette abbaye, & qui jouit de beaucoup de considération dans notre ordre; par un conseiller au parlement de Paris, autre neveu du défunt; par des officiers d'un grade supérieur, tous parens & tous gens respectables? Sous quel prétexte aurais-je pu croire que M. le curé de S. Sulpice refusait la sépulture à M. de Voltaire, tandis que ce pasteur a légalisé, de sa propre main, une profession de foi faite par le défunt, il n'y a que deux mois, tandis qu'il a écrit & signé de sa propre main un consentement que ce corps fût transporté sans cérémonie? Je ne sais ce qu'on impute à M. de Voltaire; je connais plus ses ouvrages par la réputation qu'autrement, je ne les ai pas lus tous. J'ai oui dire à M. son neveu, notre abbé, qu'on lui en imputait plusieurs très-repréhensibles.

qu'il avait toujours défavoués ; mais je fais d'après les canons , qu'on ne refuse la sépulture qu'aux excommuniés *latæ sententia*. Et je crois être sûr que M. de Voltaire n'est pas dans ce cas. Je crois avoir fait mon devoir en l'inhumant sur la réquisition d'une famille respectable , & je ne puis m'en repentir. J'espère , monseigneur que cette action n'aura point pour moi des suites fâcheuses : la plus fâcheuse sans doute , serait de perdre votre estime ; mais d'après l'explication que j'ai l'honneur de faire à votre grandeur , elle est trop juste pour me la refuser.

“ Je suis , avec un profond respect , &c. „
 Le célèbre J. J. Rousseau a fini sa carrière dans la soixante-sixième année de son âge. Les papiers publics ont assuré qu'il était mort d'une attaque de colique néphrétique , occasionnée par la gravelle ; maladie dont il était affligé depuis long-tems. Des avis particuliers donnent une autre cause à cet événement , & en rapportent les circonstances suivantes. Rousseau avait quitté Paris & s'était établi , depuis quelques semaines , à Ermenonville , terre à dix lieues de Paris , appartenant à M. de Girardin , homme fort riche , & son ami particulier , qui lui avait préparé un pavillon & un jardin à l'anglaise. Il y jouissait de la liberté , du repos & de

tous les agrémens possibles, & employait une partie de son loisir à l'éducation des enfans de son bienfaiteur.

Le 3 de ce mois, comme il donnait une leçon de musique à l'un d'eux, il fut obligé de l'interrompre par une douleur violente à la tête. Il se retira dans son appartement; madame de Girardin l'y suivit. On lui fit prendre un lavement; mais il la pria de le laisser avec sa femme, en ajoutant : *je vois bien que je me meurs*. Il fut à la garde-robe, sa femme l'y suivit, & ferma la porte en dedans. Comme elle pleurait beaucoup, il lui dit : *consolez-vous, je suis bien heureux de mourir. Voyez ce ciel, comme il est serein; eh bien, c'est là où je vais*. En disant ces mots, il tomba mort. Sa femme se trouvant mal, on fut obligé d'enfoncer la porte pour parvenir auprès d'eux. On l'a ouvert, & l'on a trouvé près d'un verre d'eau dans le cerveau : on croit que c'est depuis la chute qu'il fit, il y a deux ans, que le dépôt s'est formé, & l'a tué. On l'a embaumé, mis dans un cercueil de plomb, & enterré dans le lieu le plus agréable du jardin, où son ami lui fait élever un mausolée, &c.

A N G L E T E R R E.

Londres. La cour a donné ordre de faire partir incessamment quatre vaisseaux de guerre pour aller croiser dans la Manche &

protéger la rentrée de la flotte marchande des Indes occidentales , attendue avec d'autant plus d'impatience, qu'elle occupe au moins deux mille matelots, dont on aurait besoin pour le service de la flotte royale.

La levée des trente mille hommes de milice destinés à former des camps de défense sur les côtes, est complete, quoique dans plusieurs villes elle ait donné lieu à quelques émeutes populaires.

Le chevalier Yorck , ambassadeur d'Angleterre à la Haye, vient d'envoyer à la cour la réponse faite par les états-généraux à certaines propositions relatives à la situation présente des affaires entre la France & la Grande-Bretagne ; & cette réponse porte que la république de Hollande s'est déterminée à observer à cet égard la plus exacte neutralité.

Le parlement d'Irlande ne s'est point encore séparé , & il regne toujours beaucoup de fermentation & de mécontentement dans ce royaume. L'emprunt proposé de 300,000 livres sterling, n'a pas pu se remplir, quoique l'intérêt fût porté à 7 & demi pour cent. On prétend même que c'est ce qui a inspiré de la défiance aux prêteurs. On s'occupe actuellement d'un bill en faveur des catholiques d'Irlande ; mais comme il serait question de leur procurer une tolérance illimitée, on craint qu'il ne trouve en Angle-

terre autant de contradicteurs que ceux qui avaient pour objet l'accroissement du commerce des Irlandais; & c'est par représailles qu'aujourd'hui tous les habitans de ce royaume, jusqu'aux premiers pairs, ne portent plus que du drap fabriqué dans leur pays.

Les papiers publics assurent qu'un capitaine de vaisseau est parti d'ici pour se rendre à Alger & y prendre le commandement d'une escadre de corsaires destinés à croiser contre les bâtimens Américains qui s'approcheraient trop des côtes de Barbarie, en voulant entrer dans quelques ports d'Espagne.

L'embargo mis sur tous les bâtimens, qui a causé tant de murmures de la part des négocians, a été levé.

Le gouvernement a reçu des avis inquiétans de la part des isles de Jersey & de Guernesey, dont les habitans se croient menacés d'une invasion de la part de la France, en représailles des courses de quelques-uns de leurs bâtimens corsaires, & des prises qu'ils ont faites; & il a été résolu qu'on enverrait dans ces isles un renfort de troupes & d'artillerie.

L'amiral Byron a appareillé de Plymouth avec douze vaisseaux de ligne; mais on ne connaît que par conjectures la destination de cette flotte.

Des dépêches reçues du gouverneur de la Floride occidentale, ont informé la cour, que le brigadier général Morgan, à la tête de trois mille hommes, a fait, par ordre du congrès, une expédition sur la rivière d'Ohio; qu'un parti avancé de cette petite armée, s'étant porté à Natchés, où les Anglais ont leur principal établissement, en avait pris les negres, ruiné les plantations, & fait prisonniers tous ceux des habitans qui n'avaient pas voulu prêter serment de fidélité aux treize Etats-unis; qu'enfin ils avaient été efficacement secourus par les Espagnols établis à la Nouvelle-Orléans. On ne doute point qu'ils ne se soient emparés de Pensacola.

Le général Howe, après avoir, suivant l'intention de la cour, remis au général Clinton le commandement de l'armée anglaise en Amérique, s'est embarqué pour revenir en Europe, & est heureusement arrivé dans cette capitale le 3 de ce mois. Il s'est rendu d'abord auprès du lord Germaine, avec qui il a eu une longue conférence; après quoi il est allé à Windsor rendre compte au roi de l'état des affaires. On a su par son retour, que les troupes royales avaient évacué Philadelphie, & s'étaient retirées à New-Yorck & à Rhodes-Island, soit parce que le congrès exigeait ce préli-

minaire essentiel avant que de vouloir traiter avec les committaires royaux , soit plutôt parce que l'armée du général Vashington s'était renforcée au point que les commandans anglais n'ont pas cru devoir exposer la leur.

Le général Burgoyne , après avoir été si mal reçu à son retour en Europe , a eu ordre , de la part du roi , de repasser en Amérique. Il est à craindre que les troupes qu'il commandait , perdant l'espérance de revoir l'Europe , ne soient tentées de changer de parti.

L'amiral Keppel , après plusieurs délais , avait enfin fait voile avec sa flotte & croisé pendant quelque tems dans la Manche , lorsqu'il est rentré dans la baie de Sainte-Hélène , n'y étant rien moins qu'attendu. Son retour a donné lieu d'abord à bien des conjectures ; mais l'on est persuadé aujourd'hui qu'il n'a eu pour motif que la supériorité par lui reconnue de la flotte de Brest. Cet officier s'est rendu auprès de S. M. avec qui il a eu un fort long entretien ; après quoi il a rejoint sa flotte , qui a été augmentée de quatre vaisseaux de ligne , & il doit remettre incessamment à la voile.

ETATS-UNIS DE L'AMERIQUE.

Boston. M. Simon Deane est arrivé à Falmouth dans la baie de Casco , & a apporté le traité conclu & signé , en vertu duquel

S. M. T. C. garantit l'indépendance, la souveraineté, la liberté & toutes les possessions des treize Etats-unis de l'Amérique, qui de leur côté garantissent toutes les possessions de la France dans les isles du nouveau monde. Cet événement n'a pu que causer la plus grande joie & a été célébré par des fêtes multipliées. Mais il convient d'observer, qu'avant que d'avoir reçu cette importante nouvelle, le congrès informé de l'envoi des commissaires anglais & des bills conciliatoires, avait déjà résolu, sur le rapport d'un comité chargé d'examiner cette affaire, de n'entrer en aucune négociation avec la mere patrie, qu'après que celle-ci aurait retiré ses armées & ses flottes, & reconnu en termes exprès & formels l'indépendance des Etats-unis.

Les commissaires de l'armée royale n'ont rien pu terminer avec ceux du général Washington, au sujet de l'échange des prisonniers, parce que ceux-ci n'ont voulu traiter que comme délégués d'un état indépendant. Cependant le général Lee a été échangé contre le général Prescott, & a rejoint l'armée du général Washington.

Charles-Town. Il est entré dans le port de cette ville un vaisseau Espagnol, qui y a débarqué neuf cent mille dollars en espèces, pour lesquels il a pris des billets de crédit du congrès. On a formé une corres-

pondance réglée entre ce port & les possessions espagnoles en Amérique, au moyen de deux négocians de cette nation qui se sont établis ici, & y font les affaires de leurs compatriotes.

Le congrès, outre les nombreuses recrues qui se font en infanterie, a résolu d'inviter tous les jeunes gens distingués par leur rang ou par leur fortune, à former un corps de cavalerie légère, pour aider d'autant mieux à la défense commune.

Un détachement de l'armée anglaise a fait une descente sur la côte de Jersey, où il a détruit quelques magasins & quelques bâtimens.

La province de Massachusset-Bay a adopté une forme de gouvernement, dans lequel il y aura un gouverneur & un lieutenant de gouverneur, un sénat composé de vingt-huit membres & une chambre basse, où siégeront les représentans du peuple. Tous ensemble formeront le corps suprême & législatif de la province. Les protestans jouiront du libre exercice de leur culte, & pourront seuls exercer des emplois publics.

Le congrès a fait publier une déclaration, par laquelle le pardon est offert à tous ceux des habitans de l'Amérique unie, qui après s'être laissé séduire par les émissaires de la Grande-Bretagne, & avoir porté les armes contre leur patrie, rentreront dans le devoir.

avant le 10 juin , exhortant tous les citoyens à les traiter avec indulgence , & à oublier leurs fautes & leurs erreurs.

S. U I S S E.

Berne. L'impératrice-reine , informée de la mort de M. Haller , a fait acheter pour deux mille louis la bibliotheque de cet homme célèbre , & elle a été transportée à Milan.

Neuchâtel. Nous avons reçu la liste suivante des seigneurs députés qui ont assisté cette année à la diete de Frawenfeld.

Zuric. S. E. M. Jean-Henri Orell , bourgeois-maitre , M. Jean-Henri Landolt , trésorier.

Berne. M. Jean-Rodolphe Daxelhofer , ancien trésorier du pays de Vaud , M. Albert Bernard Steiguer , sénateur , seigneur de Munzigen.

Lucerne. S. E. M. Walther-Louis , Léonti Am-Rhyn , avoyer , M. François - Joseph Ignace Zum-Libin.

Ury. M. François - Joseph Louwener , land-amman régnant , M. Charles-Alphonse Behler de Wettingen , ancien land-amman & baillif du Rheinthal.

Schwitz. M. Joseph-Victor-Laurent Hettinger , land-amman , M. le général Nazari Reding , de Biberegg , ancien land-amman.

Underwald. M. François-Jacques Stultz , land-amman régnant , M. Gaspard-Remigi Keyser , ancien land-amman & capitaine du pays.

Zug. M. Clément Ofwald Bachmann, trésorier, M. Jean-Jacques Andermatt, amman.

Glaris. M. Gaspard Schindler, land-amman, M. Jean-Léonard Bernold, land-stathalter.
Bâle. S. E. M. Daniel Mitz, bourguemaitre, M. Isaac Iselin, docteur & secrétaire d'état.

Frybourg. M. Joseph Maillardoz, major de ville & du conseil intérieur, M. Charles-Nicolas de Montenach, conseiller.

Solleure. M. Urs-Victor-Balthazar Vallier, trésorier, M. Urs-Victor-Joseph Byfs, al-trath.

Schaffhouse. S. E. M. David Meyer, bourguemaitre, M. Jean-Henri Keller, stathalter.

Appenzell. M. Joseph-Antoine Broguer, stathalter du conseil intérieur, M. Laurent Wetter, land-amman du conseil extérieur.

Abbé de S. Gall. M. le chevalier François Muller, du conseil secret & lands-hoffmeister.

Ville de S. Gall. M. Jules-Jérôme Zollikofer, du vieux Klingen, trésorier.

N. B. Il n'y a point eu de député de la ville de Bienne à cette diete.

Avis. En inférant dans notre journal du mois de juin dernier l'annonce des prix proposés par la société économique de Berne, nous avons omis d'ajouter que tous les mémoires devront être envoyés francs de port, & avant la fin de l'année 1779.

F I N.